

LETTRES
DU MARQUIS
DE ROSELLE.

LETTRÉS

DU MARQUIS

DE ROSETTA

LETTRES DU MARQUIS DE ROSELLE.

*Par Madame ***.*

SECONDE PARTIE.



A LONDRES.

Et se trouve

A PARIS,

Chez LOUIS CELLOT, Imprimeur-
Libraire, grand'Salle du Palais,
& rue Dauphine.

M. DCC. LXIV.

THE DU MARQUIS DE ROSELINE

••••• *La Muerte*

SECOND PARTIE

A FOUNDATION

222073 3 33

СИЯНИЕ

2. The Diagnostic
Typical, Signs, Signs in Patients,
Cancer Tissue, Criteria, Definition.

W. DEC. 1914.



LETTRES
DU MARQUIS
DE ROSELLE.

LETTRE XCII.

Du Marquis à Madame de Saint-Sever.

A Varennes, 6 Juin.

MADAME de Narton vous a appris notre arrivée, ma sœur. La route m'a fait du bien ; j'espere beaucoup des eaux, de l'air

II. Partie.

A

de ce pays, & de l'agrément que Madame de Narton s'efforce de m'y procurer. Je ne puis trop vous faire aussi l'éloge de l'amitié de mon camarade de voyage. Il n'est point d'attentions qu'il n'ait eues pour moi. Sa famille est ici depuis deux jours, elle me paroît aimable ; la mere & les sœurs ont une amitié si tendre & si vraie pour le cher Ferval, que le spectacle de leur entrevue m'a attendri. Je ne crois pas qu'il y ait rien de plus respectable qu'une pareille union. Ces trois jeunes Demoifelles sont jolies ; l'aînée sur-tout a une physionomie charmante, & je lui crois beaucoup d'esprit & de douceur. Il me paroît que c'est la favorite du frere, quoiqu'il aime beaucoup les autres. Elles sont peu riches, à ce que

m'a dit Madame de Narton ,
parce que la Coutume de cette
Province ne donne presque rien
aux filles : c'est un reste de bar-
barie que je déteste. Je plains
ces jeunes personnes. Voilà ,
chere sœur , tout ce que je puis
vous apprendre de ce pays , qui
va devenir plus fertile en événe-
mens. Les buveurs d'eau s'y ras-
semblent , il en arrive beaucoup
chaque jour. Donnez-nous exac-
tement de vos nouvelles , je
vous donnerai des nôtres. Adieu ,
je vous embrasse de tout mon
cœur , & votre mari aussi.



LETTRE XCIII.

*De Madame de Saint-Sever au
Marquis.*

A Paris, 9 Juin.

Vous me tranquillisez, mon frere, de m'apprendre que vous vous trouvez déjà mieux. Votre lettre m'a fait un plaisir infini; ne songez qu'à vous amuser, & profitez des attentions de notre excellente amie, pour vous procurer des plaisirs simples & champêtres; vous les préférez aux plaisirs bruyans, & vous avez raison. Je suis charmée que la société où vous vous trouvez vous paroisse agréable. Madame de Narton m'a fait bien des fois l'éloge de Madame & de Mesdemoiselles de Ferval. Je plains

5

comme vous le fort de ces jeunes Demoiselles ; autrefois le mérite & les graces tenoient lieu de fortune. Il n'en est plus ainsi ; j'en suis fâchée pour l'honneur de notre siecle & pour son bonheur. Mon mari vous embrasse, & vous exhorte à vous bien réjouir ; & moi, mon cher, je vous prie de m'aimer toujours.

LETTRE XCIV.

De Madame de Narton à Madame de Saint-Sever.

A Varennes, 13 Juin.

NO T R E malade va bien, ma chere Comtesse, & je vous assure qu'il n'est point triste. Il fut hier fort gai à la promenade. Nous nous assîmes tous sur le gazon, & nous jouâmes de petits

A iij

jeux qui l'amuserent. Mademoiselle de Ferval avoit mis beaucoup de gages : pour les retirer il fallut chanter. Elle a la plus belle voix du monde, & chante avec des graces si naturelles, qu'il est impossible de n'en être pas charmé. Le Marquis le fut, & chanta avec elle un Duo. Le soir il l'engagea à chanter encore ; elle, sa sœur cadette & M. de Ferval firent un petit concert , dont le Marquis fut ravi. Il ne s'attendoit point à trouver de pareils talens dans nos rochers. C'est aujourd'hui qu'il devoit aller à Bains. Il a ordonné qu'on lui apportât les eaux ici ; comme je les prends à présent , & que ces Dames ont la complaisance de se lever de très-grand matin pour se promener avec moi , il m'a dit qu'il

essayeroit de m'imiter , & que tout consideré , il aimoit mieux rester chez moi que d'aller seul à Bains : ce projet m'a fait le plus grand plaisir. Vous savez , ma chere , le goût décidé de votre frere pour la gaieté & la liberté. Sa malheureuse aventure a altéré son caractere , mais il peut revenir dans son état naturel. Nos jeunes personnes font gaies avec esprit & décence ; voilà ce qui convient à un homme de mérite. Je vous avoue , ma chere Comtesse , que je serois au comble de la joie si le Marquis étoit assez heureux pour s'attacher & pour plaire à Mademoiselle de Ferval. Ils font aimables l'un & l'autre ; le hasard les a rassemblés , je laisserai faire cet heureux hasard & ne m'en mêlerai pas ; je gâterois

tout. Mais je vous instruirai des mouvemens de votre frere ; fût-il mille fois plus fin , je les démêlerai. Mademoiselle de Fer-
val a l'esprit formé , l'ame sensi-
ble & le cœur tout neuf. Je ne
m'y tromperai pas non plus ;
mais je verrai sans voir. Il faut
que je compte bien sur la no-
blessé de votre ame , ma chere
Comtesse , pour vous commu-
niquer une telle pensée. Cette
charmante personne n'a presque
pour dot que son mérite , sa
vertu & sa beauté ; car le peu de
bien qu'elle espere n'est rien en
comparaison de la fortune du
Marquis. On ne manqueroit pas
de dire , en langage du monde
d'aujourd'hui , qu'il feroit une
sottise. Mais moi qui suis peut-
être plus intéressée que tous les
gens qui parleroient ainsi , puis-

que je ne regarde de vrai bien que le bonheur , & que d'ailleurs la richesse de votre frere le met au-dessus des considérations auxquelles on est quelquefois forcé de descendre ; moi , vous-dis-je , je soutiens que cette union rendroit son sort digne d'être envié de tous les gens qui savent penser & sentir. L'économie de Mademoiselle de Ferval , & sa simplicité pourroient encore , en les calculant bien , être un supplément de dot. Elle conduit la maison de sa mere ; c'est elle qui depuis deux ans est chargée de tous les détails , elle s'en acquitte avec une aisance étonnante ; à peine s'en apperçoit-on. Je tiens de Madame de Ferval que jamais il n'y avoit eu tant d'ordre & de tranquilité chez elle , que depuis le

tems où sa fille a pris les rênes de ce petit gouvernement. Les Domestiques l'adorent ; elle trouve le moyen de faire beaucoup de bien , à peu de frais , à quelques familles de son voisinage. L'on m'a appris d'elle mille traits de bienfaisance , petits par eux-mêmes , grands par les motifs qui les lui font faire & par l'effet qu'ils produisent. Ces soins coûtent plus à son activité que l'or ne coûteroit à un millionnaire. Ouvrir sa bourse aux malheureux quand on est riche ne devroit pas être un grand effort ; mais savoir suppléer par son habileté au défaut de richesses pour les soulager , il me semble que c'est une double générosité.

Adieu , chere Comtesse , mon esperance pourra s'évanouir ,

car elle n'est peut-être fondée que sur mes souhaits. Mais qu'importe ? Les projets agréables font toujours passer d'heureux momens, & je ne puis regretter le tems que j'emploie à prévoir ou à désirer des actions honnêtes, encore moins à m'en entretenir avec vous.

LETTRE XCV.

De Madame de Saint-Sever à Madame de Narton.

A Paris, 7 Juin.

J'AUROIS été bien humiliée, ma chère amie, si vous n'aviez pas jugé de mes sentimens par les vôtres. Votre projet est le mien. Mon frere est assez riche pour ne songer, en se mariant, qu'à se rendre heureux. Quand

A vj

même il auroit moins de fortune , dès que je le saurois au dessus des besoins , j'applaudirois à un tel choix. Les malheureuses entraves que nous ont données nos mœurs présentes forcent de penser à la fortune , sur-tout dans le mariage. L'énormité de nos dépenses fait rapporter tout à soi , double le fardeau , & ferme , de la part même des peres , les mains secourables qui pourroient en diminuer le poids. Notre luxe a tout placé dans la classe des besoins. Deux personnes qui n'auroient aucun bien & qui s'aimeroient me paroîtroient fort à plaindre , parce qu'elles seroient imprudentes de se marier , & malheureuses de ne se marier pas. Mais mon frere n'est point dans cette situation : riche comme il

est, je le trouverois trop heureux d'assurer son bonheur, en faisant celui d'une femme bien née, vertueuse, & aimable. Vous ne voulez pas vous en mêler; il me semble pourtant que vos avis devroient être d'un grand poids: au reste, vous savez mieux que moi ce qu'il faut faire dans cette circonstance. Voulez-vous bien assurer mon frere de mon amitié, & Madame de Ferval de mon respect? Elle m'en inspire un sincere. Il faut de grands talents pour former des enfans comme elle a formé les siens. Ne m'oubliez pas auprès d'eux non plus, je vous prie.



LETTRÉ XCVI.

Du Marquis à Madame de Saint-Sever.

A Varennes, 19 Juin.

EN vérité, ma sœur, je dois beaucoup à votre Médecin de m'avoir donné un si bon conseil. Je ne suis plus le même ; ma santé se fortifie tous les jours, & je me sens un fond de gaieté que je n'avois pas eu depuis long-tems. L'air de ce pays est admirable. Je suis resté chez Madame de Narton ; les eaux m'y font tout autant de bien. Le genre de vie que j'y mene est charmant. On ne peut s'amuser mieux. Quelle différence de cette société à celles que j'avois vues !

Ne croyez pas que nos plaisirs

soient coûteux ou recherchés ; rien n'est plus simple & plus aimable. Je ne pourrois vous en rendre compte , parce que l'occasion seule les fait naître , les varie chaque jour, & que nous ne prévoyons rien. Mesdemoiselles de Ferval , qui sont l'ame de nos amusemens , ont un agrément , une finesse , une bonté que je chéris. La bonté semble être une qualité héréditaire dans cette respectable famille. Madame de Ferval l'inspire à tout ce qui l'entoure. Je veux , ma sœur , vous faire partager le plaisir délicieux que j'ai goûté à la vue d'un événement attendrissant qui se passa hier en ma présence. Il prouve que la meilleure façon de rendre les hommes bons , justes & honnêtes , c'est de leur faire du bien. Ah ! si les hommes savoient

combien peu coûtent les vrais plaisirs !

Un Colporteur entra dans la cour du château avec deux chevaux extrêmement chargés. Nos Dames voulurent le renvoyer. Il demanda Madame de Ferval, & la fit prier de permettre qu'il lui parlât. Elle s'en défendit, croyant qu'il ne se proposoit que de vendre. Mais il insista ; on le fit entrer. Cet homme, d'une physionomie heureuse, âgé de trente ans, salua Madame de Ferval avec un air de respect & de saisissement. Que me voulez-vous, mon ami, lui dit-elle ?

Il bégaye ; il ne peut parler, & lui présente une bourse. Voilà, dit-il, Madame, ce que j'aurois voulu vous apporter plutôt..... Il y a dedans sept mille francs.

Pourquoi m'apportez-vous cet argent ?

Il est à vous, Madame.... Il est à vous, bien à vous.

A moi ?

Oui.... Vous le savez bien... Ce n'est pas ma faute si je ne l'ai pas apporté plutôt.

Vous vous trompez assurément, mon cher, je n'ai rien perdu, on ne m'a rien pris, & si c'est une restitution.....

Oh ! non, non, Madame, vous m'avez prêté..... Vous savez..... Il vous souvient.....

Je n'entends pas ce que vous me voulez dire; vous me prenez pour une autre assurément ?

Oh ! Madame, pourrois - je prendre une autre pour Madame de Ferval ! Il avoit les yeux pleins de larmes, & la pressoit toujours de prendre la bourse.

Je ne puis recevoir cet argent, mon cher, il n'est point à moi.

Quoi ! Madame , vous ne me reconnoissez pas ! Ah ! je le vois bien..... Vous avez oublié le petit Jaco..... ce pauvre orphelin.... qui avoit une petite malle.... qui vous portoit des épingles.....

Est-il possible ! Quoi ! vous êtes cet enfant ? ...

Eh ! oui , Madame ; ce Louis d'or que vous me prêtâtes il y a dix-huit ans.....

Hé bien ?

Il a fait ma fortune. J'ai travaillé ; j'ai eu bien de la peine , mais enfin j'ai gagné du bien avec ces vingt-quatre livres , qui ont été mon unique fonds.

Et combien avez-vous gagné ?

Quatorze mille francs. Oh ! Madame , j'ai été bien exact. Il y en a sept mille dans la bourse. J'ai toujours tenu mes comptes

avec grand soin , & j'ai dans toutes les occasions calculé séparément votre profit.

Mon profit !

Eh ! sans doute , c'est notre marché.

Quel marché ?

Vous n'avez sûrement pas oublié , Madame , que ce jour là après que vous eûtes examiné ma petite malle.

Ah ! je me rappelle cette malle , dit-elle en souriant ; il n'y avoit pas pour un écu de marchandises , & rien n'étoit plus propre & plus adroitemment arrangé.

Vous me demandâtes comment je ferois pour gagner ma vie à ce métier-là.

Cette question vous fit beaucoup pleurer , je m'en souviens.

Hé bien , Madame , vous devez donc bien vous souvenir aussi

que je vous dis que faute d'argent je ne pourrois peut-être jamais rien faire.

Vous m'expliquâtes vos petits projets de commerce , ils étoient pleins de sens & d'intelligence.

Vous eûtes la bonté de me demander , Madame , combien il me faudroit d'argent pour me mettre à mon aise.

Je crois que vous me dites douze francs ? Oui, douze francs; cela me frappa.

Eh ! que n'étoient pas douze francs pour moi dans ce tems-là ? Vous me donnâtes un louis d'or , à condition que vous seriez de moitié dans mon profit.

Miracle de probité ! Quoi ! mon cher ami , vous avez cru sérieusement ?

Eh ! sans doute , Madame ; j'aurois été un fripon si je n'a-

vois pas partagé fidèlement. Je vous apporte mes comptes, il n'y a pas un sol d'erreur.

La surprise, le saisissement, la joie de Madame de Ferval l'empêchent de parler. Le Marchand dénoue les cordons de la bourse, renverse l'or sur une table, & commence à le compter. Madame de Ferval se leve & l'arrête. Gardez, mon ami, gardez cet argent, il vous est trop bien acquis.....

Non, Madame, c'est le vôtre, il ne m'appartient pas.

Reprenez-le, mon cher. Ah ! dit-elle en nous regardant, est-il un plaisir plus vif que celui que je goûte ! Qu'il m'en a coûté peu pour me le procurer !

Nous pleurions tous. Mais cet honnête homme étoit dans un état difficile à rendre. Il pleu-

roit , il trembloit , il ne pouvoit parler , & ne cessoit de marquer , par ses gestes , que l'argent devoit être à Madame de Ferval... Je craignois , dit - il enfin avec effort , je craignois que vous ne m'eussiez soupçonné de mauvaise foi d'avoir tardé si long-tems... Je ne suis arrivé que depuis hier dans ce pays. Je fus chez vous , Madame , on me dit que vous étiez ici....

Que j'ai de joie de vous revoir heureux & honnête ! Mon cher Jaco , (je ne vous connois pas encore d'autre nom) Dieu vous a bénî ; vous le méritez. Je rends graces au Ciel de m'avoir rendu l'instrument de votre fortune. Continuez votre commerce , & ne manquez pas de m'informer de vos succès.

Mais , Madame , cet argent ?

Je vous l'ai déjà dit, il n'est point à moi.

Comment, Madame, & ce marché ?

Ce marché n'étoit qu'un aiguillon que je voulois donner à votre activité. Reprenez cette bourse, je vous en prie.

Vous voulez donc m'en faire un don, Madame ?

Ce n'est point un don.

Je ne puis la reprendre que sur ce pied.

Hé bien, mon cher, ce sera tout ce que vous voudrez.

Hélas ! Madame, vous êtes trop bonne ; je reçois cet argent avec bien de la reconnoissance. Mais je m'étois fait un grand plaisir de vous l'apporter. Au moins, ajoute-t-il, j'espere que vous voudrez bien permettre que ces Demoiselles choisissent dans

mes marchandises ce qui sera de leur goût, quelques bijoux, des...

Oh ! non, non, s'écrierent ces jeunes personnes nous vous sommes bien obligées, mon cher ami, mais nous serions bien fâchées....

Ah ! Madame, dit tristement ce pauvre homme, est-ce que vous me refuseriez l'honneur....

Non, mon ami, mes filles n'accepteront point de bijoux, mais apportez-nous des rubans. Mes enfans, leur dit-elle, prenez-en chacune une garniture.

Jaco fait vite apporter ses malles ; il voudroit que Mesdemoiselles de Ferval prissent tout ce qu'elles renferment ; il étale ses marchandises avec bien plus d'activité & de soin que si c'étoit pour les vendre. L'embarras de ces Demoiselles est aussi charmant.

mant. Elles craignent tant de faire tort à cet honnête homme, elles ont tant de peur de l'affliger par des refus, qu'elles ne savent que choisir. Enfin il leur fait prendre des pompons & des rubans. Mesdames, Messieurs, nous disoit-il, est-ce que rien de tout cela ne vous fait envie ? ... Si j'osois. ... Nous prîmes tous quelque bagatelle. Il partit pénétré de joie & de reconnaissance, en donnant mille bénédictions à Madame de Ferval & à sa famille.

Vous croyez bien, ma sœur, que cette scène attendrissante nous occupa délicieusement le reste de la journée. Nous ne demeurerons pas en reste vis-à-vis de cet homme respectable. Mais nous sentîmes hier que nos libéralités auroient été déplacées.

II. Partie.

B

Avec des cœurs sensibles, il ne suffit pas d'être généreux, il faut savoir l'être. Nous sommes fort occupés aujourd'hui à construire un petit théâtre, dont les dé-corations seront de feuillages & de fleurs. Nous devons y représenter Zaïre & la Pupille. Ma-demoiselle de Ferval y joue les grands rôles, & on me fait l'honneur de me donner ceux d'Orosmane & du Tuteur. Il se-roit impossible de ne pas les bien rendre avec une telle Actrice. Adieu, chere sœur, vous me reverrez dans la meilleure santé. Dites à votre mari que je suis exactement ses conseils, & croyez qu'on ne peut vous aimer tous les deux plus tendrement que je vous aime.

LETTRÉ XCVII.

De Madame de Narton à Madame de Saint-Sever.

A Varennes, 23 Juin.

Nos affaires sont en bon train, ma chere Comtesse. Hier nos jeunes gens repréſenterent Zaïre & la Pupille. Mademoiſelle de Ferval, notre premiere Actrice, rendit ſes rôles parfaitemeſt. Le Marquis parut ne point s'efforcer pour exprimer la paſſion d'Oroſmane ; celle de Zaïre fut rendue auſſi très-naturellement. Mademoiſelle de Ferval reçut les complimens de l'asſemblée avec la modeſtie qu'on attend des talens & des graces. Les complimens du Marquis la firent rougir. Je le vis, & j'en

B ij

augure bien. Je fis part l'autre jour à sa mère de ce que vous dites d'obligeant pour elle. Votre attention la toucha beaucoup, & nous conduisit à une conversation trop intéressante pour que je ne vous la rende pas. Je lui demandai comment elle avoit pu faire, au fond de sa Province, éloignée des secours nécessaires dans l'éducation, pour en avoir donné une si parfaite à ses enfans. Je les ai tendrement aimés, me dit-elle ; je leur ai montré toute ma tendresse dès qu'ils ont pu l'apercevoir. J'ai gagné leur confiance, & c'est là plus de la moitié de l'ouvrage.

Pour l'engager à développer sa méthode, je m'attachai à en relever les inconvénients. Ah ! Madame, lui dis-je, en mon-

trant aux enfans tant de tendresse, n'est-il pas à craindre qu'ils n'en abusent ? Ils sentent alors que l'amour maternel nous domine ; ils cherchent à l'intéresser en faveur de leurs caprices. Ils sont rusés ; le cœur est un peu dupe. On a de la condescendance, ils prennent de l'empire : on les gâte.

Je connoissois le danger, reprit-elle, j'avois tâché de le prévenir. Dès l'âge où l'on est incapable de raisonnement, les enfans sont susceptibles d'impressions & d'habitudes. C'est dans ce tems-là que j'ai accoutumé les miens à la soumission. Ils ne pouvoient encore bégayer, déjà je les faisois obéir. Vous ne sauriez croire combien cette attention m'a épargné de peines dans la suite.

Voilà vos enfans soumis : je le veux ; mais ils vous craignent & ne vous aiment pas ; & tant qu'ils ne pourront pas voir que vous ne leur êtes sévere que pour leur intérêt, leur crainte est de la haine.

De la haine ! Ah ! dès que mes enfans ont pu sentir & penser , ils m'ont adorée. Songez que je leur procuraïs tous les petits plaisirs qu'à leur âge ils pouvoient désirer ; que jamais les Bonnes ne donnaient rien , n'accordaient rien ; que c'étoit de moi qu'on tenoit tout. Ils voyoient que je cherchois à les rendre heureux , ils ne pouvoient l'être qu'auprès de moi. Quel plaisir aussi d'être dans mon appartement ! Quel chagrin d'en être banni ! Le mensonge sur - tout étoit puni par quatre jours d'exil ;

mais l'aveu de la faute obtenoit toujours le pardon & le rappel. Voilà où se bornoit ma sévérité. Les coups avilissent l'ame des enfans , le retranchement d'un repas leur dérange l'estomac. Je n'ai jamais eu recours à ces tristes & barbares ressources. Il faut punir , autant qu'il est possible , les enfans , comme ils doivent être punis des mêmes fautes étant hommes , par les remords , par la honte , par la perte des avantages de la société , & autres peines semblables.

Je comprends , lui dis - je , comment des enfans qu'on avoit accoutumés à obéir avant même qu'ils pussent parler , sont & plus dociles , & plus sensibles aux châtimens qui sont alors plus rares... Ils en sont aussi plus tendres pour leurs parens , & plus sensibles

aux biens qu'ils en reçoivent ,
m'a-t-elle dit. La sévérité n'ayant
été exercée contr'eux que dans
un âge dont ils n'ont pu conser-
ver le souvenir , il ne leur en reste
qu'un sentiment de dépendance
qui ne les afflige pas ; il est pres-
que machinal. Quand après cela
ils voyent , à mesure que leurs
facultés se développent , que
l'on ne se sert du pouvoir qu'on
a sur eux que pour les empêcher
de se faire du mal , ou pour leur
faire du bien , il n'est pas possible
qu'ils ne s'attachent sincèrement
à la personne qui fait tout leur
bonheur.

Sans doute. Mais les Gouver-
nantes m'embarrassent un peu.
Comment ne détruisoient-elles
pas continuellement ce que vous
aviez fait ?

Je vous l'ai déjà dit , les Gou-

vernantes jouoient un fort petit rôle. J'avois toujours mes enfans avec moi. Je ne voulois que des filles douces, simples, attentives, point babillardes sur-tout. Leurs soins se bornoient aux besoins corporels.

Peu de meres, lui dis-je, au-roient assez de patience pour se condamner à cette gêne.

C'est qu'elles ignorent les plaisirs attachés aux soins maternels. En peut-il être de plus sensibles ! Voir croître sous ses yeux la tendresse & la confiance de ces petits êtres, faire d'un regard leur punition ou leur récompense, être tout pour eux ; c'est jouir d'un bonheur bien grand, du bonheur d'être mere !

Mais ne l'achete-t-on pas un peu par la crainte & l'ennui qu'une telle vie entraîne ?

Javoue , me répondit - elle ,
que tous les instans ne sont pas
également agréables. Il est im-
possible que dans cette multi-
tude de soins & de petits détails ,
il n'y en ait de tristes , d'en-
nuyeux , de pénibles. La ten-
dresse maternelle peut seule les
faire supporter ; mais elle le fait ,
elle les adoucit , elle les récom-
pense. La contrainte est encore
inévitable & nécessaire. Com-
bien n'a-t-il pas fallu que j'aie
veillé sur moi pour ne pas laisser
paroître mes défauts aux yeux
de mes enfans ? Jamais d'hu-
meur , jamais de colere , toujours
la même dans tous les momens ;
voilà ce qui m'a attiré leur
confiance. Il est certain , ajouta-
t-elle , en souriant , qu'ils me
croient impeccable.

Vous êtes du moins la meil-

leure & la plus sage des mères. Ces soins respectables que vous avez pris dans leur première enfance n'étoient que le fondement de l'édifice ; & combien n'aurez-vous pas eu à travailler depuis ?

Dès qu'ils ont pu réfléchir, j'ai tâché de leur former le cœur & l'esprit, d'y établir des principes sûrs & invariables. C'est dans la Religion seule qu'on peut les puiser ; c'est sur elle que j'ai fondé tout le reste. Je ne leur en ai montré d'abord que les lueurs qui convenoient à la faiblesse de leur âge. Peu à peu je l'ai fait briller à leurs yeux dans tout son éclat. Ces attentions, suivies pour mes filles jusqu'à l'âge où elles font, ont je crois aidé la Nature, qui leur a été assez favorable : je n'ai fait que la dé-

B vj

velopper. Dans l'éducation ordinaire, on gâte bien plus d'âmes honnêtes qu'on n'en forme. Je n'ai point ce reproche à me faire à l'égard de mes filles. J'ai tiré leurs vertus du fond de leur âme, & j'en ai formé leur caractère.

Et votre fils, Madame, a-t-il une âme moins sensible & moins honnête ? Aux vertus douces qui sont des deux sexes, ne joint-il pas cette générosité qui caractérise particulièrement le sien ?

Son éducation n'a pas été de même mon ouvrage ; il a fallu le mettre au Collège & le livrer à des Régents. J'avoue que si j'avois osé, je l'aurois aussi gardé auprès de moi. Mais quand on ne peut s'assurer du succès en allant contre l'usage, il faut s'y conformer. Je sentis que je trouverois avec lui bien plus de diffi-

culté qu'avec ses sœurs. Il y a des bizarreries affreuses dans les préceptes qu'on donne aux hommes. Je voulois que mon fils eût de la religion, de l'honneur, des manières ; qu'il apprit les sciences qui conviennent à son état ; qu'il eût des vertus & des grâces ; qu'il fût chrétien & brave : cet assemblage est difficile à former, Je l'ai jugé au-dessus de mes forces. Ferval a été aussi bien élevé qu'on peut l'être avec nos mœurs & nos préjugés. Mais personne autre que moi ne s'est mêlé de l'éducation de ses sœurs. Elle m'a paru facile ; les principes qu'on doit donner aux filles sont sûrs & invariables : c'est la raison & la vertu toutes simples.

Vous leur parliez donc sans cesse raison & vertu ?

Point du tout, à moins que

L'occasion ne se présentât de leur en inspirer le goût. On peut par les bonbons donner des leçons de probité & de bienfaisance.

Vous avez bien réussi , lui dis-je , vos filles ont autant de candeur & de bonté dans l'ame que d'agrément dans l'esprit ; & ce qui me suffiroit pour juger qu'elles ont de belles ames , c'est cette union charmante que je vois regner entr'elles.

J'ai toujours cru , reprit Madame de Ferval , qu'il falloit apporter beaucoup de soin pour faire naître dans les enfans l'é-mulation sans jalouzie. Ne donner jamais de préférence à la personne , mais à l'action ; les ré-compenser ou les punir avec une justice exacte & sans acceptation ; ne jamais vanter l'un aux dépens de l'autre : c'est le grand moyen

de les éloigner de la haine & de l'envie. Un enfant négligé, haï, contracte un caractère chagrin & jaloux ; cet enfant infortuné est souvent dans la suite le malheur de sa famille & le fléau de la société. Est-ce à lui qu'il s'en faut prendre ? Mes filles, graces au Ciel, ne connaissent point la jalouse, ni toutes les petites tracasseries ordinaires aux jeunes personnes.

Ce fond de bonté, lui dis-je, se répand jusques dans leur conversation. J'admire depuis long-tems avec quelles graces, quelle gentillesse, elles nous entretiennent, sans que jamais la moindre médisance entre dans leurs discours.

Elles l'ont en horreur, reprit-elle ; je leur en ai fait sentir de bonne heure la basseſſe & le

danger. Henriette avoit de la disposition à diriger la pointe de ses plaisanteries sur le prochain, moins par malice que par étourderie. Elle possédoit le dangereux talent de rendre au naturel les ridicules. On croyoit voir ou entendre la personne qu'elle imitoit. Bien loin d'applaudir à ce badinage, je prenois un air très-sérieux. Ses sœurs, qu'elle faisoit rire, s'apperçurent un jour que je ne riais point, & cela les surprit. Mes enfans, leur dis-je, pourrois-je me réjouir de voir dans une de mes filles tant de malice, & si peu d'esprit? Afflitez-vous avec moi. Henriette toute honteuse me demanda quel mal elle avoit fait. Je lui fis sentir alors le fond de méchanceté, de sottise, de stérilité ou d'ignorance que cachent

les dehors séduisans de la médisance la plus agréable. Je lui montrai la bassesse qu'il y avoit à se faire le bouffon & le singe de la société, pour amuser les uns des ridicules des autres. Je lui fis sentir combien on donnoit par-là de prise sur soi-même. Elle eut honte du rôle qu'elle avoit joué, & depuis cet avertissement elle n'a pas eu besoin que je lui en aie donné d'autres.

Ah ! lui dis-je, votre air en fit plus que vos discours ; un sourire échappé auroit tout perdu.

Mais, reprovoit Madame de Ferval, vous me charmez. Quoi ! vous qui vivez à Paris, qui êtes accoutumée à voir des filles élevées avec plus d'art, vous daignez vous occuper des miennes ; il semble même que leur éducation vous frappe !

C'est que j'aime la nature & les graces simples , & on les néglige. Les graces que l'on donne à force d'art ont toujours un air de fausseté & de gêne. Pour ce qui est des jeunes personnes élevées à Paris , elles sont presque toutes des statues parées qui occupent les fauteuils d'un appartement , condamnées à l'enfantillage & au silence jusqu'à leur mariage ; leur esprit , lorsqu'elles en ont , ne se forme point , il est même assez rare qu'elles en fassent paroître.

Je crois très-important , repliqua-t-elle , de leur inspirer de bonne heure la retenue qui convient à leur âge & à leur sexe. Il faut leur faire sentir le danger de l'indiscrétion , les avertir avec douceur , & en particulier , de ce qu'elles peuvent avoir dit de dé-

placed. Cela demande, je l'avoue,
une attention continue; aussi
je tâche de ne pas perdre un mot
des discours de mes filles: mais
je ne leur ai jamais dit de se
taire.

Eh! je reconnois là votre ten-
dresse & votre prudence. Il faut
être bien dure ou bien mal-
adroite pour étouffer, comme
on le fait par la méthode op-
posée, les graces de l'esprit, &
pour rendre les plus belles an-
nées de la vie, des années de
contrainte & d'ennui.

En laissant à mes filles, me
dit-elle, une liberté douce &
honnête, je n'ai pas négligé de
leur faire sentir qu'elles doivent
être dans la société moins pour
elles-mêmes que pour les autres,
plus occupées à leur plaisir qu'à
s'amuser, & toujours attentives.

à prendre leur ton & à étudier leurs goûts. Si elles badinent quelquefois, elles savent aussi soutenir une conversation sérieuse ; je les ai même accoutumées à entendre sans impatience des propos ennuyeux : ce sont elles souvent que je laisse parler avec les gens les plus difficiles à entretenir. La vraie politesse n'est-elle pas fondée sur la bonté ? Et n'est-ce pas en avoir que de parler à chacun le langage qui lui convient, que de savoir écouter ? Ecouter avec un air d'intérêt, ce n'est pas se taire, c'est répondre à ce qu'on exige de nous. Un geste, un mot, un rien suffit pour satisfaire une personne qui nous parle de ses affaires, de ses succès, de ses malheurs. On est bien abondant quand on parle de soi, & sur-

tout de ses peines. On s'appa-
santit sur les circonstances, les
détails, les minuties.

Oh ! lui dis-je, dans ce qui
nous intéresse, tout nous affecte.
Un air de distraction ou d'ennui
est une injure, & quelquefois
une cruauté. Si la personne est
malheureuse, du moins ses maux
seroient suspendus pendant l'in-
stant où en lui prêtant de l'atten-
tion, on lui marqueroit de la
sensibilité. Les gens heureux ont
presque autant de besoin qu'on
les écoute. Ils sont si pleins de
leur bonheur !

Mais, lui dis-je en souriant,
avec des maximes si indulgen-
tes & si humaines vous nous
inonderez d'un déluge d'en-
nuieux.

J'ai du moins tâché d'empê-
cher mes enfans de l'être, vous

les entendrez rarement parler d'eux. Supporter ce défaut dans les autres, c'est un devoir; & vis-à-vis des malheureux, ce devoir est indispensable.

J'avoue que des enfans dans la vivacité de l'âge ne peuvent, avec la meilleure intention du monde, captiver long-tems leur esprit sur des choses qui ne les touchent point; mais on peut les y accoutumer peu à peu & par degrés, en leur faisant sentir combien on est heureux de pouvoir procurer quelque plaisir & quelque soulagement aux autres. Car il faut de bonne heure leur faire connoître la différence qu'il y a entre la fausse politesse, que les gens les plus durs contractent aisément, & qui ne gît que dans les manières extérieures; & la vraie politesse dont la source est

dans le cœur. Bien des gens prétendent qu'on ne peut se plaindre d'eux , quand ils ont rempli ce qu'ils appellent les devoirs de la société , c'est-à-dire , quand ils n'ont manqué ni aux visites , ni aux petits soins , ni aux complimentens , ni aux autres mimeries d'étiquette ; pendant qu'ils n'auront pu supporter sans dégoût les plaintes que les douleurs arrachent à un malade , & qu'ils auront interrompu avec une cruelle adresse le récit des malheurs d'un honnête homme qui leur avoit fait l'honneur de leur supposer le cœur sensible. Un bon cœur , je le répète , est le meilleur guide dans ces sortes de choses. J'en reviens toujours là , la bonté est la base de tout , de la société , des vertus , du bonheur. Aussi c'est par le cœur

qu'il faut commencer le grand ouvrage de l'éducation.

Le cœur est un article bien délicat, lui dis-je. Je sais que la dureté est la source de mille vices; mais la sensibilité n'a-t-elle pas bien des dangers pour de jeunes personnes?

Il faut diriger cette sensibilité, me répondit-elle, & sans doute elle exige la plus grande circonspection. Un cœur extrêmement tendre est toujours facile à persuader; il est susceptible de tous les sentimens doux. Que dès l'enfance une mère par sa tendresse affectueuse s'assure du cœur de sa fille, qu'elle le remplisse, qu'elle y regne avec la vertu, qu'elle l'ouvre à la confiance. Je sais qu'il est un âge, qu'il est des passions.... (Je n'y pense pas sans émotion). Mais non,

non , ces passions ne sont pas plus fortes que l'amour d'une mere , votre amie & votre confi- dente ; elles ne sont pas plus fortes que les impressions con- traires données dans l'éduca- tion , que les principes d'hon- neur , que la vertu , que la mo- deste & noble fierté qu'on doit toujours inspirer aux jeunes per- sonnes , sur-tout à celles dont le cœur est le plus tendre. Je regarderai toujours , me dit-elle , après un moment de réflexion , comme un bonheur très-grand d'avoir à diriger un caractere sensible. Que de ressources dans cette sensibilité ! La mere qui ne fait pas en profiter n'est pas digne de conduire une telle fille. Quelles victoires ne lui feroit- on pas remporter sur elle-mê- me , en ménageant avec adresse

II. Partie.

C

& bonté cette ame délicate , & lui laissant à ses propres regards tout l'honneur du triomphe ! L'amour de l'honnêteté & du devoir est bien puissant sur de tels caractères, C'est un goût naturel , c'est un sentiment délicieux , c'est une vraie passion.

Mais ne pensez-vous pas , lui dis-je , qu'il faut leur fournir de bonne heure des armes contre l'amour ?

Je crois , reprit-elle , ces précautions non-seulement inutiles , mais dangereuses. Tant que des filles sont des enfans , elles ne vous entendent point. Quand elles sont grandes , l'idée de cet amour , de ces amans dont vous les avez entretenues , se reveille : la vanité s'en mêle. On se croit assez jolie pour avoir des adorateurs ; cela paroîtroit amusant ,

& n'empêcheroit pas d'être vertueuse. Il en vient un : quelle joie ! On n'a garde d'en faire confidence à la mère. Le seul mot d'amour la révolte ; elle en a tant dit de mal ! On veut se conduire soi-même. L'amant est aimable & séduisant ; la tête tourne, & tout est perdu.

Vous n'avez donc jamais parlé de cette passion à Mesdemoiselles de Ferval ?

Si par hasard en leur présence la conversation a roulé sur quelques matières de cette espèce, je n'ai point affecté de la rompre, mais j'ai tâché doucement de la faire tourner sur d'autres objets.

Et dans les lectures qu'elles ont faites ?

Elles n'ont jamais lu de romans. Quant aux pièces de théâ-

C ij

tre , j'ai tâché de choisir celles
qu'l'amour ne conduisant qu'aux
plus grands malheurs ne pouvoit
leur paroître séduisant. D'ail-
leurs la grandeur des sujets & la
dignité de la poésie , leur fait
regarder les héros de la Tragédie
comme des êtres d'une autre
espece. Et puis encore l'intérêt
des états , en opposition avec
celui de l'amour , fait une di-
version ; & je l'ai remarqué par
les réflexions de mes filles. Il est
très-peu de pieces où l'amour ne
paroisse un contre - tems à des
lecteurs qui n'en ont jamais
éprouvé les traits , & qui ne
cherchent pas à s'y retrouver.
On doit faire lire nos Poëtes à
des filles que l'on yeut bien éle-
ver. Ne seroit-ce pas une igno-
rance honfue dans le monde
que de ne pas connoître les chefs-

d'œuvres que nous avons dans ce genre ? D'ailleurs la bonne poésie élève l'âme , forme le goût, & ne gâte point le cœur. Il faut de la prudence & du discernement dans le choix des Auteurs & des ouvrages. Mais les romans sont les plus dangereuses des lectures pour les jeunes personnes. Elles se disent à chaque page c'est moi , me voilà. Bientôt elles diront du premier jeune homme qu'elles verront , c'est lui , c'est Lindor , c'est Léandre , leur imagination s'échauffe. Elles croient qu'on ne peut exister sans amour , qu'il est humiliant de n'avoir point d'amant ; & toutes ces chimères ont causé trop souvent les plus grands malheurs.

Mettez-vous , lui dis-je , tous les romans dans la même classe ?

C.ij

Est-ce une proscription générale?

J'en excepte, répondit-elle, quelques romans anglois.

Ceux de Richardson, sans doute?

De Richardson! Est-il possible qu'on donne le nom de romans à ces belles histoires du monde & de l'humanité? C'est la vertu elle-même qui vous y instruit par l'organe du génie. Je dois beaucoup à ce grand maître d'éducation, avec lequel on acquiert promptement tant d'expérience, & qu'on ne lit pas (si l'on n'est vicieux, pour ainsi dire, par essence) sans brûler d'envie de devenir meilleur, sans l'être. Je viens de donner Clarisse à lire à ma fille aînée; elle est à l'école des bonnes, des grandes mœurs. Ses sœurs sont encore trop jeunes pour profiter de cette lecture.

Vous jugez quel effet Clarisse a dû produire sur un cœur tout neuf. Ma fille le lisoit seule. Mais elle me disoit tout ce qu'elle sentoit. Je lui vis prendre le goût le plus vif pour Lovelace, elle ne pouvoit blâmer Clarisse de l'aimer. Quelle comparaison de cet amant à l'époux qu'on veut la forcer de recevoir ! Quels tyrans que ses parens ! Mais dans la chaleur de cet enthousiasme, le sentiment de douleur & de pitié que lui inspira cette fugitive seule avec son amant dans son carrosse m'enchanta. Quelle humiliation, maman, me dit-elle ! Cet homme, quelque tendre qu'il soit, n'est pas son mari. La voilà dans sa dépendance ! Quel rôle pour une fille bien née ! Ah ! elle eût préféré le malheur, la mort même à cette

honte , si elle eût eu le tems de réfléchir. Cette noblesse de sentimens , cette dignité d'ame qui est la hauteur naturelle de la vertu me ravissoient dans ma fille. C'est la sauve - garde du cœur.

C'est donc dans Clarisse que Mademoiselle de Ferval a pris les premieres idées de l'amour ?

Oui , me répondit-elle , jugez si elle doit le trouver redoutable ?

Mais ne prendra-t-elle pas tous les hommes pour des Lovelaces ?

Oh ! ce danger n'est pas effrayant ; l'inclination nous rassure toujours trop. . . . Pour garantir une fille de la séduction , je compte bien plus sur sa vertu , sur sa tendresse & sa confiance pour moi , que sur la peur des Lovelaces.

Nous fûmes interrompues par nos jeunes gens, dont nous nous étions un peu écartées. Ils nous rejoignirent, nous allâmes ensemble nous asseoir dans une prairie sous des saules au bord de la riviere. Un écho admirable, qui venoit d'un rocher voisin, engagea Mademoiselle de Ferval & Henriette à profiter de cette découverte. Elles chantèrent plusieurs petits airs; le Marquis fut enchanté, & toujours plus surpris de leurs talents. Où les ont-elles pris? dis-je à leur mere.

La nature leur en a fait don, répondit-elle; Mademoiselle de Ferval & Henriette sont nées avec de la voix & du goût pour la musique.

Mais sans doute elles ont eu des Maîtres?

C v

Des Maîtres ! dit Ferval. Oh ! Madame , je vois que vous ne connoissez pas M. Duval qu'on décore ici de ce nom ; c'est le plus ignare Musicien !

Tel qu'il est , mon frere , dit la petite , il nous a fait grand bien. C'est ce que j'ai trouvé de mieux dans ce pays , répondit la mere ; j'avoue que l'application de ses écolieres & le desir d'apprendre en ont plus fait que lui.

Je le crois , reprit Ferval , & cela fait honneur à mes sœurs.

Dites plutôt que cela fait honneur à ma mere , reprit tendrement l'aînée. Quels soins n'a-t-elle pas pris pour nous donner ce goût , ce desir d'apprendre , sans quoi l'on n'apprend rien ! Je vois à présent combien il vous a fallu d'art pour nous cacher vos soins , ma chere maman ; je n'ai jamais cru prendre de leçons

en apprenant à chanter. M. le Marquis & mon frere m'ont extrêmement étonnée en me disant qu'à Paris c'est une affaire sérieuse que cela.

Une affaire sérieuse , dit vivement Henriette ; oh ! j'abandonnerois plutôt la musique. Ce n'est qu'un plaisir , n'est-ce pas , maman ? Quand je vois venir M. Duval avec des airs nouveaux , je suis enchantée , je les apprends avec ardeur ; si c'étoit une tâche cela ne vaudroit plus rien. Helene a-t-elle jamais cru faire autre chose que s'amuser quand elle a appris à peindre ? Non , sans doute , reprit-elle , & si cela n'amuse pas , pourquoi l'apprendre ? Il n'y a pas de nécessité. La musique m'auroit ennuier , je n'ai pas de voix , je ne l'aime point ; mais pour la

C vj

peinture j'y passerois les journées avec plaisir. Et je vous suis bien obligée, maman, de m'avoir donné un Maître de dessin. Voilà toute ma science, me dit à l'oreille Madame de Ferval; elles n'ont appris toutes les choses d'agrément qu'en s'amusant, & avec beaucoup d'envie de les savoir.

Il me paroît, reprit Ferval, en souriant, qu'Henriette seroit bien étonnée qu'on la grondât pour la faire danser.....

Je vous quitte, chere amie, on m'annonce un feu d'artifice. C'est demain la fête de Madame de Ferval, ses enfans lui donnent un bouquet, je ne veux pas perdre ce spectacle. Je repren-drai notre conversation, le sujet en est trop intéressant pour ne vous pas plaire.

LETTER XCIII.

De Madame de Saint-Sever au Marquis.

A Paris, 24 Juin.

JE ne puis, mon frere, vous exprimer toute ma joie ; votre santé se rétablit, & vous reprenez votre gaieté naturelle. Je partage vos plaisirs ; le portrait que vous me faites de Mesdemoiselles de Ferval est tout aimable. Je vous félicite d'être à portée de jouir des charmes d'une pareille société. L'aventure du Colporteur m'a touchée jusqu'aux larmes : elle fait honneur à l'humanité. J'eus hier une visite de M. de Valville. Il ne savoit point votre départ, & il me demanda de vos nouvelles

avec un air d'intérêt. Je lui rendis les détails que vous me faites. Continuez - les moi. Vous savez tout ce qu'il faut dire pour nous à Madame de Narton. Aimez toujours votre sœur.

LETTRE XCIX.

De Valville au Marquis.

A Paris, 24 Juin.

JE fus hier chez ta sœur, cher Marquis, je croyois t'y trouver; tu prends les eaux, c'est bien fait. Mais si j'en crois Madame de Saint - Sever, tu t'amuses beaucoup chez Madame de Narton. Elle me parla de tes plaisirs avec extase. Comment diable, tu joues aux petits jeux, quelles délices ! Je ne pus m'empêcher de rire de l'idée que ta sœur se

fait de ces chetifs amusemens. Elle te croit dans le pays des merveilles. Tu représentes des Tragédies sous des feuillages avec des Provinciaux ! Cela est trop plaisant. Au reste je t'exhorté à continuer, on fait toujours bien quand on s'amuse. Il faut être enfant avec les enfans, bon homme avec les Provinciaux, ainsi du reste. Tu ne peux avoir d'autres plaisirs dans les lieux que tu habites. Prends ceux là en attendant mieux. Tu me dois une description de tous les originaux qui t'entourent en Province ; je ne m'amuse pas des plaisirs de ces bonnes gens, je m'amuse d'eux. A ta place j'aurais été à Bains ; il s'y trouve ordinairement très-bonne compagnie. La Princesse de..... & la Duchesse de.... y furent l'an-

née dernière. Mais si tu te trou-
ves plus commodément chez
Madame de Narton, restes-y :
elle ne manque pas d'esprit. Elle
n'a pourtant jamais eu de ma-
nieres ; & puis une femme à son
âge n'est plus agréable. Dieu me
préserve des eaux de Bains à ce
prix-là. Qu'est-ce qu'une femme
sans agréments ? Il y en a qui s'a-
visent de raisonner, quand elles
sont hors d'état de plaire. C'est
une chose assez plaisante qu'une
femme qui raisonne, & une fem-
me vieille & laide ; mais cela est
bon pour le moment. Le ridi-
cule ne fait pas toujours rire ;
après avoir diverti, il choque,
il ennuie. Madame de Saint-
Sever m'a beaucoup parlé de
Mesdemoiselles de Ferval. Je
les vois d'ici, un air gauche, un
esprit étroit, n'est-ce pas ? Oh !

c'est cela même. Mais si elles sont jolies, on peut s'en accommoder pour trois mois. Adieu, cher Marquis, je suis charmé que tu te portes mieux.

LETTRE C.

Du Marquis à Valville.

A Varennes, 28 Juin.

JE te plains, mon pauvre Valville, de ne connoître d'autres plaisirs que les plaisirs que l'art apprête, & d'ignorer ceux dont je jouis ici. Ma sœur ne t'a point trompé. Je n'ai passé de ma vie un temps plus agréable. Je suis dans une société respectable & délicieuse : oui, mon ami, délicieuse. Tu es assez malheureux pour que cette société te parût insipide ; mais malgré toi tu ne

pourrois t'empêcher de l'estimer,
De quel air parles-tu donc de
Mesdemoiselles de Ferval ? Son-
ge-tu que ce sont des filles de
condition , des personnes esti-
mables & charmantes. L'aînée
sur-tout est digne du respect &
de l'attachement de tous les
hommes qui sauront connoître
tout ce qu'elle vaut. Elle a de
l'esprit sans y prétendre , des
graces qu'elle ignore , le plus
beau visage , où la plus belle ame
se peint , des talens qui m'ont
étonné. Elle chante avec un agré-
ment que la nature seule peut
donner. Elle fait très-bien la
musique , & joue du clavessin
avec beaucoup d'intelligence. Si
tu l'avois vue représenter Zaire ,
j'ai assez bonne opinion de ton
goût pour penser que tu n'aurois
pu lui refuser des larmes , qui

sont les vrais applaudissemens. Elle est d'une bonté rare & adorable. Il me paroît que son esprit est cultivé. Elle n'affiche point le savoir , & n'affecte point de le cacher. Je n'ai rien vu de plus aimable. Rectifie donc tes idées sur le compte de cette Demoiselle & de ses sœurs. Leur naissance , leur éducation , leur beauté & leur vertu pourroient mériter tous les hommages.

LETTRE CI.

De Valville au Marquis.

A Paris , 2 Juillet.

PARDON , Marquis , pardon , je ne m'en serois pas douté. Te voilà donc encore très - gravement amoureux ! Mademoiselle de Ferval , Demoiselle de condi-

tion , sage , vertueuse , belle , remplie de talens , &c. &c. &c. Oh ! tu ne pares pas mal ta nouvelle idole. Plaisanterie à part , prends-y garde , tu as déjà fait une assez belle épreuve de ta foiblette & de ton goût pour le sacrement. Je t'en avertis de bonne heure , pats , & arrache-toi de ces lieux enchantés. Songe à la sottise qu'il y auroit à te laisser ainsi enlacer. Quelqu'éloge que l'enjouement te fasse faire de cette beauté , c'est une Provinciale , peu riche , & nous savons ce que c'est qu'une Provinciale. Je ne m'efforcerai point de rabaisser les graces que tu lui prêtes , ce seroit te fâcher inutilement. Mais ce qui me passe , c'est qu'après avoir bravé les traits de Madame d'Asterre , la femme de Paris la plus aimable ,

& dont le choix ne pouvoit que te faire honneur en dépit de tes pieuses maximes , tu ailles tomber dans les liens d'une petite personne de campagne. Cela ne se pardonne pas. Reviens à nous bien vite, mon cher , si tu veux t'épargner un second volume d'extravagances. Adieu ; je t'ai deviné , je te gronde , c'est pour te servir;

LETTRE CII.

Du Marquis à Valville.

A Varennes , 6 Juillet.

EN vérité , Valville , vous abusez des droits d'une ancienne amitié. Moi amoureux ! Moi ! Ah ! graces au ciel , mon cœur est épuisé. Si je croyois pouvoir aimer encore , je détesterois d'a-

vance l'objet d'une passion si funeste pour moi , & je briserois des fers que mon cœur n'envi-
sage qu'avec effroi. Non , j'en ai trop souffert. Le souvenir amer qui m'en reste se présente encore trop souvent à mon esprit pour que j'ait rien à craindre ; & d'ailleurs , quelle différence ! Ce n'est pas de l'amour que M^{lle} de Ferval inspire , toute belle qu'elle est; c'est du respect, de la confiance & de l'amitié ; ce sont les sentimens que j'aurois pour un ange s'il se montrroit à mes yeux. Je ne me souviens encore que trop de ma passion pour Léonor ; mes désirs étoient brûlans , & cette passion , fondée presque toute sur les sens , ne me causoit que des transports ou du désespoir. Voilà l'amour que j'ai senti & qui m'a presque réduit au

tombeau. Mais les sentimens que Mademoiselle de Ferval fait naître ne sont point dangereux ; c'est une admiration tendre & respectueuse, c'est une sorte de confiance douce & attrayante. Au retour de la promenade, nous nous sommes entretenus ensemble pendant deux heures, & je me sens une sérénité dans l'ame, un calme dans le cœur, qui me charment. Ah ! Valville, que j'aurois mauvaise opinion de toi si tu gardois tes préjugés contre Mademoiselle de Ferval après l'avoir vue. Tu ne la connois pas ; c'est ton excuse. Je resterai ici le plus que je pourrai ; c'est le tems le plus doux & le plus agréable que j'aie passé de ma vie ; d'ailleurs il faut que j'y reste pour ma santé. Adieu ; retranche, je te prie, de tes lettres des idées &

des expressions qui me révoltent,
Je t'aime, tu le fais ; mais fais
que j'estime mon ami.

LETTRE CIII.

*De Madame de Narton à Ma-
dame de Saint-Sever.*

A Varennes, 30 Juin.

Il y a bien de l'amour propre, ma chere Comtesse, à louer ses amis, je le sens : je suis si fiere quand je parle de Madame de Ferval & de sa famille ! Je vous avois promis dans ma dernière lettre la suite de notre conversation touchant l'éducation des Demoiselles. Elle roula sur les connoissances convenables aux jeunes personnes. Il s'éleva là-dessus une petite dispute entre M. & Mademoiselle de Ferval.

Je

Je ne puis vous en retracer que les principaux traits ; & ce que je regrette sur-tout de ne vous en pouvoir rendre, ce sont les agrémens & les charmes que Mademoiselle de Ferval sçut répandre dans tout cet entretien. Sa beauté paroifsoit s'embellir de sa raison & de sa sagesse. Sa physionomie avoit plus d'ame & plus d'expression : nous étions dans l'enchantement le Marquis & moi.

Sur les éloges que l'on donnoit à Mademoiselle de Ferval d'avoir appris l'Italien presque sans Maître, & d'avoir sçu joindre cette connoissance à toutes celles qu'elle a cultivées, j'adressai la parole à la jeune Henriette, & je lui demandai si elle étoit aussi du goût de ses sœurs : si les lectures instructives lui don-

II. Partie.

D

noient autant de plaisir qu'elle m'avoit dit en trouver dans ses leçons de danse. La petite personne baissa les yeux, & parut embarrassée. Ses sœurs la regardoient en souriant.

J'aime à la voir rougir de son ignorance, me dit tout bas la mère : je ne la gronde pas, sa honte m'en évite les frais. Henriette, ajouta-t-elle en élevant la voix, Henriette n'aime pas les choses sérieuses ; mais j'espere que le goût lui en viendra, & qu'elle sentira que ce n'est pas assez de s'amuser, qu'il faut quelquefois s'instruire.

S'instruire ! s'écria Ferval. Eh ! ma mère, permettez que je me fasse le défenseur d'Henriette, & que je vous dise que rien n'est plus inutile que l'étude pour les femmes, que les sciences même nuisent à leurs agréments, & leur

font négliger leurs devoirs. Rendez des filles douces, attentives, agréables sur-tout, donnez leur des talens, cultivez leurs graces; en un mot faites en des femmes aimables; mais si vous en faites des savantes, tout est perdu. Une femme lettrée est un être insupportable.

Où mon frere a-t-il pris des idées aussi humiliantes pour nous, dit Mademoiselle de Ferval?

Dans la Nature, répondit-il, qui vous a faites pour nous plaire, pour nous consoler dans nos maux, pour nous délasser après nos fatigues ou nos études, pour diriger l'intérieur de nos maisons, & point du tout pour apprendre des sciences qui ne peuvent que vous éloigner de tous ces devoirs.

Prenez garde, mon frere, de

D ij

confondre l'étalage du savoir avec le savoir même. Je sais que rien n'est moins aimable qu'une femme qui affecte de passer pour savante ; mais ce défaut est-il plus supportable dans les hommes ? Un pédant est pour une femme raisonnable ce qu'est une pédante pour un homme d'esprit.

Oh ! toute savante est pédante, dit-il, en l'interrompant, ces mots sont synonymes.

Souffrez, mon frere, que je combatte un sentiment qui nous abaïsseroit si fort.

C'est un travers de notre ami, dit le Marquis, en s'approchant de Mademoiselle de Ferval. J'ai déjà tâché de l'en guérir. Vous méritez bien d'avoir cet honneur; & je serois charmé de vous voir approfondir cette intéressante matiere.

Sans l'approfondir, dit Madame de Ferval, il me semble, mon fils, qu'on pourroit s'en tenir à vous dire que l'usage étant reçu de faire entrer dans l'éducation des femmes certaines sciences, & cet usage d'ailleurs n'ayant rien de mauvais, il est imprudent de se déclarer contre lui. Qui n'est pas fait pour changer les opinions de son siècle, doit savoir les respecter, quand ces opinions ne sont point opposées à la vertu. Dans ces tems barbares où les Connétables ne favoient pas signer, il n'est pas étonnant que les femmes ne scussent pas lire; mais à présent que les hommes se font une juste gloire d'être instruits, une ignorance profonde ne seroit-elle pas honteuse chez les femmes?

Oh! maman, ne nous en te-

D iij.

nons pas là, s'écria Mademoiselle de Ferval : mon frère auroit trop beau jeu : il ne manqueroit pas de traiter cet usage de mode, de simple préjugé du siècle. Puisque c'est ici une affaire de raisonnement, ne nous servons, s'il vous plaît, que des armes de la raison. Vous m'auriez rendue bien forte sur ce point, ma chère maman, si j'avoiris fçu mieux profiter de vos leçons. Je redirai cependant à mon frère une partie de ce que vous m'avez appris. Réformez-moi, je vous prie, si je m'écarte de vos principes.

Il est certain que le premier objet d'une femme doit être de plaire, non au monde en général, comme on tâche de l'inspirer aux filles, ce qui est un vice radical dans l'éducation, la sour-

ce des désordres des femmes, & des divisions domestiques ; mais de plaire à son mari. Cependant elle est la compagne, l'amie, le conseil de l'homme. La nature lui a donné, comme à l'homme, une raison susceptible de perfection & de culture. Son état lui impose, ainsi qu'à l'homme, des devoirs importans, qu'elle ne peut bien remplir, si elle ne s'est formé l'esprit par l'instruction, c'est-à-dire, par la lecture & par la réflexion. Elle doit d'abord vivre en société avec son mari, & chercher à le fixer par le sentiment du bonheur. Si elle ne peut lui faire trouver dans son commerce les ressources que fournissent l'instruction & la culture, il n'est pas possible qu'à la longue un galant homme, un homme d'esprit ne

trouve ce commerce insipide, & qu'à la fin il ne se détache d'elle. On plaît bien plus long-tems par les agréments de l'esprit que par la figure. Après son mari, la femme se doit toute entière à ses enfans. Leur éducation est une tâche commune, qu'elle doit nécessairement partager, & sur laquelle elle influe même presque seule, dans ce premier âge où les ames plus flexibles reçoivent des impressions plus durables. Quel malheur, si ces premières impressions sont données par une mère ignorante ou vicieuse ! L'administration d'une maison & la conduite des Domestiques exigent encore de la femme qu'elle ait étudié les vrais ressorts de ce régime intérieur, de ce petit état, & que l'ignorance ou le goût frivole ne l'ayent

point réduite à n'avoir sur le mariage que les fausses idées de liberté, de plaisir, & de décence. Enfin au dehors & dans le public même, la femme causera beaucoup de bien ou beaucoup de mal par rapport aux mœurs générales, à proportion que la raison aura pris sur elle plus ou moins d'empire.

Dites-moi donc, que deverez-vous attendre pour un mari, pour des enfans, pour une maison, pour la société, de la part d'une femme qui n'aura point étudié ses devoirs, qui n'aura appris ni à penser ni à réfléchir ? Car cela s'apprend, mon frere. Et où cela s'apprend-il ? Dans de bons livres. L'histoire, par exemple, est, pour qui la fait lire, un grand traité de morale.

Mais, dit Ferval, aurez-vous

D. v

jamais des Etats à gouverner,
des Armées à conduire ?

En aurez - vous davantage,
vous même , mon frere ? N'y a-
t-il que les Princes ou les Géné-
raux pour qui l'histoire soit utile ?
Les travers de l'esprit humain
dans tous les tems & dans tous
les lieux , ne sont-ils pas une gran-
de leçon de sagesse ? Les traits de
courage , de générosité , d'hé-
roïsme ne peuvent-ils pas servir
d'exemples dans tous les états de
la vie , pour qui sait rapprocher
les distances ?

Mais reprit - il , ces leçons ,
ces exemples , vous ôtent l'idée
de la simplicité de vos devoirs ,
en vous occupant de choses trop
élevées. Comment descendre ,
d'après ces grandes réflexions ,
aux détails de vos ménages , aux
soins que vous devez à vos en-
fans , &c. ?

Prenez garde, mon frere, vous allez bientôt nous rendre des servantes. Il seroit extrêmement mal à une mere de négliger les soins qu'elle doit à sa maison pour s'enfermer dans sa bibliotheque, comme il le seroit à un pere de famille de quitter les travaux de son état ou ses affaires, pour ne s'occuper que des sciences. Les devoirs doivent marcher avant tout. Mais ces devoirs remplis, une femme rendue à elle-même ne peut-elle cultiver son esprit par la réflexion & par la lecture? Mon frere, croyez que la femme qui fait s'occuper ainsi, négligera beaucoup moins qu'une autre ses devoirs: elle les connaît. Celle qui n'a jamais appliqué son esprit à rien, sera toujours une femmelette, capable de tous les travers, suf-

Dvj

ceptible de toutes les foiblesseſſ.

Hé bien , dit-il , les femmelettes font agréables , leur ignorance est gentille , elles ne songent qu'à plaire , & elles y réussissent.

Oh ! nous étions des servantes tout à l'heure , nous voici des poupées ; vous ne nous honorez gueres , en nous avilissant de la sorte. Non , Monsieur , nous sommes vos filles , vos meres , vos ſœurs , vos compagnes , vos amies , mais nous ne sommes ni vos esclaves , ni vos joujoux. Je fais que nos devoirs font quelquefois plus minutieux que les vôtres : que c'en est un très-essentiel pour nous que d'être aimables ; que nous ne devons négliger aucun des agrémens qui peuvent nous rendre chères à vos yeux ; mais je fais aussi que les

agrémens de l'esprit sont un charme de plus.

Ajoutez que c'est le plus puissant, dit Madame de Ferval. L'on voit dans le monde la société des femmes instruites beaucoup plus recherchée que celle des femmes qui n'ont que des agrémens naturels, parce que la raison ne se satisfait que par la communication des esprits.

J'avoue, reprit Mademoiselle de Ferval, qu'il est des sciences abstraites, qui semblent ne pas nous convenir. Il est pourtant des femmes qui ont su s'y distinguer; mais cela est rare, & je parle du général.

La faiblesse de nos organes s'y oppose, lui dis-je.

Et peut-être encore, ajoute-t-elle, la multiplicité de nos devoirs. Vous voyez, mon frère,

que je ne dissimule rien. Je l'avoue donc , le mérite des hautes sciences n'est point fait pour nous. Pour les autres connoissances , dont nous parlions tout à l'heure , elles sont à notre portée , comme à la vôtre : elles ne doivent , il est vrai , occuper que notre loisir ; mais ce loisir peut-il être mieux rempli que par elles ? A titre d'amusemens même , pourquoi nous les interdire ? Pourquoi nous sévrer du plus innocent des plaisirs ? Une femme à qui l'ouvrage des mains n'est point nécessaire pour vivre , n'en fait pas son unique délassement : quand elle est seule , elle y joint des livres. Otez-lui cette ressource contre l'ennui , elle prendra bientôt le plus grand dégoût pour la solitude & pour sa maison : elle se livrera au tourbillon. L

années de sa jeunesse se passeront en plaisirs bruyans , & peut-être en intrigues : sa toilette seule remplira la moitié de son tems ; dans un âge plus avancé , quand ces plaisirs ne lui conviendront plus , elle deviendra joueuse. N'est-ce pas là , mon frere , l'abrégué de la vie des femmes qui , nées avec une fortune honnête , n'ont jamais su occuper leur esprit ? Tant de familles en ont été victimes , que je suis surprise que ces exemples ne vous ayent pas frappé.

Ce que dit là votre sœur est très-raisonnable , dit Madame de Ferval ; c'est à mon gré un des grands motifs qui doivent engager les personnes chargées de l'éducation des femmes , à leur faire aimer les bonnes lectures , & les connoissances agréa-

bles. Cet amusement, le plus honnête de tous, en leur formant l'esprit & le cœur, peut empêcher du moins qu'elles ne se livrent à d'autres goûts, souvent dangereux, toujours frivoles. Il faut savoir occuper son loisir dans tous les âges. Quand on est jeune, c'est un préservatif ; quand on est vieille, c'est une ressource ; & dans tous les tems une économie.

Partageons le différend, & faisons la paix, ma sœur, dit Ferval ; je consens que les femmes lisent, dans leurs moments perdus, quand elles seront seules & n'auront rien à faire. Mais consentez aussi qu'elles n'en parleront pas, qu'elles cacheront leurs connaissances, & qu'il n'en sera jamais question dans leurs discours.

Quelle fantaisie , mon frere !
 & pourquoi ce mystere ? Quoi !
 l'on parlera devant moi d'un
 trait d'histoire , d'une décou-
 verte dans la Géographie , ou
 d'autres choses semblables , & je
 ne pourrai me mêler de cette
 conversation qui m'intéresse ? Oui
 j'en parlerai comme si je parlois
 de la nouvelle du jour , sans af-
 fection , sans prétention , sans
 me prévaloir de ce que je fais
 des choses que tout le monde est
 à portée de savoir comme moi .

Mais vous humilierez les fem-
 mes qui ne savent pas ces cho-
 ses là .

Tant pis pour celles qui s'en
 trouvent humiliées , qu'elles les
 apprennent , ou qu'elles ayent
 moins d'orgueil ; mais pour moi ,
 qui les entretiendrai , si cela leur
 fait plaisir , de pompons , de
 chiens , &c. qui ne chercherai

point à briller à leurs dépens, je parlerai de même, & avec bien plus de plaisir sur des matières intéressantes. Je conviens pourtant que si je m'apperçois que ces femmes souffrent, ou même s'ennuyent de cette conversation, je tâcherai de la rompre, & de la tourner sur d'autres objets; c'est un devoir de la société. Mais si je me trouve avec gens instruits & raisonnables, je n'aurai point la petitesse de feindre une ignorance honteuse. D'ailleurs ôtez ces objets intéressans de la conversation, qu'y restera-t-il quand vous avez épuisé les nouvelles? De fades galanteries, des misères, ou de la médisance. Il n'y a de mal pour une femme qui a des connaissances, & qui sait en parler, que d'en parler hors de propos, & de chercher

à briller. Et vous même , mon cher , ce n'est pas le talent que vous haïssez chez les femmes , convenez en , il ne peut que les rendre plus aimables ; c'est l'abus du talent , c'est le ridicule de la vanité qui vous choque. Mais j'ai passé condamnation là-dessus. Je ne veux pas que les femmes soient pédantes : je n'exige pas qu'elles soient savantes ; je demande seulement qu'elles soient instruites , afin que les hommes daignent les compter au nombre des êtres pensans & estimables.

J'entends , ma sœur , vous voulez qu'on vous traite en hommes : vous voulez vous faire hommes ; mais vous y perdrez , je vous avertis.

Je croyois , mon frere , dit Mademoiselle de Ferval , que

92

J'avois assez distingué nos d'evoirs
des vôtres, notre vrai mérite,
nos agrémens, tout enfin, jus-
qu'à nos études, pour que vous
ne me fissiez pas ce reproche. Je
ne cherche qu'à vous faire pren-
dre des idées plus justes & plus
nobles de notre sexe, & point
du tout à empiéter sur les droits
du vôtre ; ce seroit un renverse-
ment total dans la société. Mais,
ajouta-t-elle en souriant, il me
semble que notre dispute a pris
un tour bien sérieux.

Eh ! vraiment, ma sœur, nous
disputons sur des matieres bien
sérieuses. Si vous saviez où j'ai
pris mes idées & dans quel Au-
teur.....

Eh ! mon frere, rendons hom-
mage aux talens des Ecrivains
célebres ; mais qu'il nous soit
permis de discuter leurs opinions,
& de ne céder qu'à la raison.

Est-il possible d'y résister , dit le Marquis , quand elle est unie à tant de graces ? Allons , Ferval , soyez de bonne foi ; votre cause est perdue.

Voilà de la galanterie , ma sœur , la passerez vous ?

C'est de la politesse , dit Madame de Ferval , & rien n'est plus obligéant. Mais , ajouta-t-elle , finissons nos dissertations , il est déjà tard. Nous nous levâmes , & reprîmes la route du Château. Madame de Ferval me dit en retournant , qu'elle avoit été obligée d'ôter les livres à sa fille aînée à l'âge de dix ans , tant elle avoit d'ardeur pour la lecture , au lieu qu'Henriette la détestoit. Je n'aime pas , me disoit - elle , les talens précoces : il faut être enfant dans l'enfance , pour être raisonnables

dans l'âge de la raison. Au reste ce goût trop vif que ma fille avoit pour l'étude, me paraît aujourd'hui renfermé dans les bornes de la modération & de la sagesse. Helene est à-peu-près de même. Le dégoût d'Henriette pour toute étude ne m'effraye point. Sa vivacité l'empêche encore de s'appliquer ; mais il ne faut que la suivre un peu, profiter des occasions, les faire naître s'il est possible. J'ai déjà remarqué qu'elle avoit lu quelques livres que j'avois laissés à sa portée. C'étoient, il est vrai, des matières plus amusantes qu'instructives ; mais il faut commencer par-là, & aller par degrés de l'agréable à l'utile.

Que pensez-vous de cette mère, ma chere Comtesse? L'hommage que l'on rend à l'esprit,

aux talens & aux graces de ses filles lui appartient. Elle commence à recueillir le fruit de son honorable travail; je crois qu'elle en sera bien récompensée. Depuis trois jours, elle est retournée chez elle avec ses deux cadettes. Mademoiselle de Ferval est restée avec nous. Il y a long-tems que la mere me l'avoit promise pour le tems des eaux. Notre cher Marquis n'est point insensible à tant de mérite & à tant de graces; du moins il me le semble. La jeune personne paroît touchée de ses attentions; mais avec quelle modestie, avec quelle réserve elle reçoit ses soins! Ferval est aussi avec nous. Ma tendre amie, je ne puis m'empêcher d'espérer que vous n'aurez point à vous repentir de m'avoir envoyé votre frere,

LETTER CIV.

*De Mademoiselle de Ferval à
Madame de Ferval.*

A Varennes, premier Juillet.

IL n'y a que deux jours que vous êtes partie, ma chere maman, & déjà votre absence se fait sentir à mon cœur. J'espere que vos affaires ne vous retiendront pas plus de quinze jours, & que vous reviendrez ici suivant votre promesse. En vérité, il me semble qu'il n'est pas besoin que Madame de Narton presse ses amis de venir chez elle ; c'est un séjour charmant. N'est-il pas vrai que le tems y coule bien rapidement ? Je vous serois bien obligée, si vous aviez la bonté de m'envoyer ma guittare. M. le Marquis

Marquis de Roselle a reçu de Paris un paquet de nouveautés agréables. Il y a des airs charmants dans les Opéras comiques ; nous les chantons ensemble. Ne trouvez-vous pas, maman, qu'il a la plus belle voix du monde, & qu'il chante avec bien du goût ? Je tâche de former le mien sur les avis qu'il a la complaisance de me donner : sa politesse est extrême ; & ses leçons, qui deviennent de petits concerts, amusent beaucoup Madame de Narton. Elle me charge de vous assurer de son amitié, & M. de Roselle me prie de vous présenter ses hommages. Mon frere partage avec moi, ma chere maman, les sentimens du plus tendre respect pour vous. J'embrasse mes sœurs de toute mon ame.

II. Partie.

E

LETTRE C V.

De Madame de Ferval à Mademoiselle de Ferval.

A Ferval, 2 Juillet.

Je doute, ma chere enfant, qu'il me soit possible de retourner si-tôt chez Madame de Norton : Henriette est malade. Hier elle parut indisposée. Elle a eu de la fievre toute la nuit. Le Médecin espere que ce mal ne sera pas dangereux, & je l'espere aussi ; mais il faudra du tems & du ménagement pour la rétablir. N'en soyez pas inquiete, je ne vous laisserai point ignorer son état.

Adieu, ma fille, je suis pressée de retourner auprès de votre iœur. Vous savez, mon enfant, combien vous m'êtes chere.

LETTRE CVI.

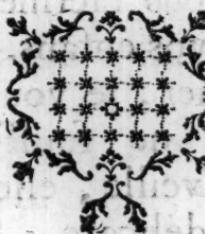
*De Mademoiselle de Ferval à
Madame de Ferval.*

A Varennes, 3 Juillet.

Vous m'annoncez, ma chère maman, la maladie d'Henriette, sans m'ordonner d'aller lui donner mes soins ; si je n'étois assurée que vous connoîssez mon cœur, je craindrois que vous ne m'eussiez pas jugée capable ou digne de la servir. Mais non, vous n'êtes qu'une mere trop tendre, & vous sacrifierez votre santé pour vos enfans. Envoyez-moi chercher, je vous en conjure. Vous ne souffrirez pas qu'Helene veille, elle a la poitrine trop délicate, & je vois

E ij

que tous les soins tomberont sur vous. Que cette nouvelle m'a accablée ! Madame de Narton s'efforce de me rassurer. M. de Roselle partage aussi mes inquiétudes & ma peine. Quelle consolation dans les chagrins, d'être entourée comme je le suis d'âmes sensibles ! Mon frere vouloit partir sur le champ pour vous aller trouver ; mais votre Laquais lui a dit que vous lui aviez donné ordre de l'empêcher. Pourquoi donc, maman, lui faites-vous cette défense ?



L E I T T R E C V I I .

*De Madame de Ferval à M. &
à Mademoiselle de Ferval.*

A Ferval, 10 Juillet.

NE soyez point surpris, mes enfans, du mystere que je vous ai fait. La maladie d'Henriette étoit la *rougeolle*. Helene en fut attaquée deux jours après. Voilà la raison qui m'a forcée à vous laisser éloignés d'ici. L'air y est mauvais & contagieux, je ne veux pas que vous y reveniez avant quinze jours ou trois semaines. Vos sœurs sont hors de tout danger, mais elles gardent encore le lit. Adieu, mes chers enfans, soyez tranquilles, & rassurez Madame de Narton.

E iij

LET TRE CVIII.

*De Madame de Saint-Sever à
Madame de Narton.*

A Paris, 5 Juillet.

QUE le plan d'éducation que vous m'avez envoyé, ma chère amie, d'après Madame de Ferval, m'a fait de plaisir ! C'est la nature ; c'est la raison toutes simples. Quelle différence de cette manière à celle qu'on suit ici ! Je crois en voir les raisons ; c'est que pour éléver des filles comme Madame de Ferval a élevé les fiennes, il faut un grand fond de vertu, de tendresse maternelle, de jugement, de douceur & de bonté. Trouvez de telles mères, & elles suivront ce plan. Mais comment espérer que des

femmes , ou d'un génie étroit ,
 ou d'un cœur dur , puissent pren-
 dre de pareils soins ? Il est bien
 plus aisé de dire à sa fille : *taisez-*
vous , que de lui apprendre à bien
 parler & à parler à propos . Je
 crois donc , ma chère amie , que
 ce mal si funeste pour les mœurs ,
 vient de la dureté des mères ; du-
 reté qui passe aux filles , & va
 ainsi de génération en généra-
 tion . Cette dureté naît de la dis-
 sipation . Une femme , dans le
 monde , n'est ni à son mari , ni
 à ses enfans , ni à ses devoirs ;
 elle est à elle seule & à ses plai-
 sirs . Rien n'est si commun que de
 voir ces femmes gâter leurs en-
 fans quand ils sont petits : ce sont
 alors des especes de marionnet-
 tes : on s'en amuse , on leur passe
 tout . Quand ils sont grands , &
 qu'ils demanderoient les soins de

E iv

la véritable tendresse, on ne les aime plus : ils gênent, ils sont à charge, sur-tout les filles, qu'on se dépêche de marier le plus richement que l'on peut, pour en être débarrassé sans retour. J'ai été surprise & enchantée de la façon de raisonner de Mademoiselle de Ferval. La connoissance que vous me donnez du caractere & des bonnes qualités de cette aimable fille, m'inspire les plus ardens desirs pour l'exécution de nos projets. Mon frere trouve que les eaux lui font parfaitement. En vérité ce voyage est heureux. Le véritable bien, ma chere, est d'avoir des amis tels que vous ; personne ne peut sentir plus vivement cet avantage que moi.

LETTER CIX.

De Madame de Narton à Madame de Saint-Sever.

A Varennes, 11 Juillet.

Si l'on vouloit dégoûter des intrigues la foule insensée des jeunes gens, je crois, ma chère Comtesse, qu'il ne faudroit que leur montrer le tableau de l'amour pur. Je l'ai sous les yeux, ce tableau si touchant, & j'en suis attendrie. Ce qui me charme, c'est que nos jeunes amans, car je crois pouvoir leur donner ce nom, ne se doutent pas de l'état de leurs cœurs. Votre frere ne croit point être amoureux de Mademoiselle de Ferval, j'en suis persuadée; mais je suis encore plus certaine qu'elle

E v

n'imagine pas qu'elle puisse aimer le Marquis. Cette ignorance de leurs sentimens établit entr'eux une confiance qui n'y régnera certainement plus quand ils connoîtront mieux ce qui se passe dans leurs ames. J'aime à les voir jouir de cet état d'innocence, & je n'ai garde de chercher encore à lever le bandeau qui couvre leurs yeux. Hier cependant il m'arriva d'entrer à l'improviste dans le cabinet de compagnie ; ils y étoient seuls depuis un instant. Je ne sais pourquoi ma jeune amie rougit ; & depuis ce moment, j'ai démêlé dans ses yeux un air d'inquiétude, que je ne lui avois point encore vu. Elle ne fait pourtant pas que je me suis apperçue de son trouble. Ses sœurs viennent d'avoir la rougeole ; elle a eu le chagrin le plus vif de

ne point être à portée de les servir & de soulager sa mère , qui a fait prudemment de ne la point exposer , ni elle , ni Ferval , au mauvais air. Mais j'ai tenu compte à cet aimable enfant d'avoir eu un desir si sincere de partir dans ces premiers tems si délicieux d'un amour naissant , & d'un amour d'autant plus séduisant , qu'elle l'ignore elle-même. Rien ne sera jamais capable de lui faire oublier ses devoirs, Bonsoir , ma chere. Votre frere reprend de l'embonpoint. Oh ! les merveilleuses eaux que celles de Bains !

LETTRE CX.

*De Mademoiselle de Ferval à
Madame de Ferval.*

Varennes, 11 Juillet.

Ah ! ma chere maman, quelle épreuve pour votre tendresse ! Mes deux sœurs malades dangereusement ! Je n'avois garde de l'imaginer, d'après les réponses rassurantes que vous nous donniez chaque jour. Vous avez voulu que nous ne scussions le danger que lorsqu'il a été passé. C'est trop, ma tendre maman, c'est trop nous ménager. Je n'ai point de peur de ce mal. Envoyez-moi chercher, je vous le demande en grace. N'exposez pas mon frere, à la bonne heure ; mais souffrez que je retourne au-

près de vous : j'en ai besoin , je le sens. Ma mere , si vous saviez si j'osois J'espere que vous ne me refuserez pas ma demande. Votre présence m'est nécessaire. Il y a douze jours que je ne vous ai vue , & je n'ai jamais eu tant d'envie de vous voir. Adieu , ma chere maman ; aimez toujours une fille , dont tous les vœux sont de se rendre digne d'une telle mere.

LETTRE CXI.

De Mademoiselle de Ferval à Madame de Ferval.

Varennes , 12 Juillet.

Vous exigez donc que je reste ici , ma tendre mere , & vous m'en faites donner l'ordre , en m'assurant que vous rendez jus-

tice à mes sentimens. Vous jugez si favorablement de mon cœur , que c'est à ma sensibilité pour vous & pour mes sœurs que vous faites tout l'honneur de mon empressement à vous rejoindre. Ah ! que je crains de ne plus mériter cet éloge ! Je rougis je tremble Mais ma tendre confiance l'emportera sur la honte & sur la timidité. Je me reprocherois comme un crime de garder avec vous un silence dangereux... Je n'aurai jamais de confidente que vous , mais je vous aurai : vous me guiderez , vous me consolerez Ma mere , ma tendre mere , c'est dans vos bras , c'est en collant mon visage sur votre sein , que je voudrois vous dire.... ma mere je tombe à vos genoux , secourez-moi. Quel secret je vais vous confier ! Je

crains d'aimer.... Oui , ma chere maman , je crois que j'aime. Je le sens aux mouvemens divers & nouveaux qui se passent dans mon ame. L'espérance , la crainte , le plaisir , l'inquiétude s'y succèdent : toutes mes idées ne roullent plus que sur un objet. Je n'a-vois jamais éprouvé une si violente agitation ; elle m'anime ou m'abat. Hélas ! ce n'est que depuis deux jours que j'ai commencé à me soupçonner de cette dangereuse foiblesse. Que de combats je me suis déjà livrés ! Combien de pleurs j'ai déjà ver-fés ! Est-il besoin que je vous nomme celui qui me les fait ré-pandre ? Un événement a dessillé mes yeux. Nous étions seuls dans la salle de compagnie. Madame de Narton venoit de sortir. Le Marquis me témoigna un vif in-

téret pour mes sœurs. Je lui dis que j'espérois que vous m'appelleriez auprès de vous ce jour là même ou le lendemain. « Au- » jourd'hui ou demain », me dit-il ? ... « Mais, Mademoiselle, » Madame votre mere vous a » promise à Madame de Narton » pour tout le tems des caux.... » Vos sœurs ne sont point en » danger.... Pourquoi?... Non, » vous ne partirez pas ». En di-
sant ces mots, il me parut sur-
pris, triste, agité. Eh! moi. Oh! maman, s'il se fût apperçu de mon trouble! Mais Madame de Narton rentra. Je montai dans ma chambre : je réfléchis sur l'agit-
ation extrême que je venois d'éprouver : je m'en demandai la cause. Que de larmes suivirent mes réflexions ! Voilà, ma tendre mere, voilà le trait de lu-

miere qui m'a fait voir le fond de mon cœur. Quoi ! tant d'émotion & de trouble pour une marque si simple de politesse ou d'amitié ! N'est-il pas bien humiliant d'aimer, & d'aimer la première ? Si c'étoit par respect qu'il me cachât sa tendresse ? Peut-être me connaît-il assez pour m'estimer à ce point. M'estimer ! Eh ! s'il pénètre mes sentimens.... Je me flatte qu'il ne s'en apperçoit pas. Mon désir le plus ardent est de cacher ma honte à tous les yeux, & sur-tout aux siens.... Eh ! quand il m'aimeroit, quand j'aurois pu lui plaire.... de quel espoir pourrois-je me flatter ? Non, je ne concevrai point de folles espérances. La médiocrité de ma fortune.... Que n'est-il moins riche, & que ne le suis-je,

davantage ! Ma mère, quelles idées ! Ah ! pardonnez, pardonnez ces marques d'une foiblesse dont je rougis. Je n'effacerai rien de ce que je viens d'écrire. Je veux que vous puissiez voir mon cœur tout entier : je veux que vous jugiez du desordre de mon ame. Je suis foible ; mais j'ai une amie tendre, prudente, secourable, qui m'a donné le jour, qui a formé mon ame à la vertu, qui ne desire que mon bien, qui saura tous les secrets de mon cœur, qui m'est plus chère que tout ce que je pourrai jamais aimer : elle me fera triompher de moi-même. Depuis l'avoue que je viens de lui faire de ma foiblesse, mon cœur s'est déjà soulagé. Il est plus fort & plus tranquille, quand je pense que ma mère est pour moi, &

que je serai bientôt avec elle.
 Ma digne, mon adorable mère,
 rappellez - moi, arrachez - moi
 d'ici. Je brûle de vous embrasser.
 Ah ! mes sœurs, que n'ai-je plu-
 tôt couru, comme vous, le ris-
 que de ma vie !

LETTRÉ CXII.

*De Madame de Ferval à Made-
 moiselle de Ferval.*

Ferval, 13 Juillet.

OUI, ma fille, ta mère est
 ton amie, & tu te rends bien
 digne qu'elle le soit. Mon cœur
 est pénétré de la confiance du
 tien ; il en est presque recon-
 noissant. Voilà la plus grande
 marque que tu pouvois me don-
 ner de ta tendresse filiale. Que
 je te plains ! J'ai craint depuis

ton enfance ta sensibilité. Le ciel t'a fait là un présent bien dangereux. Un cœur tendre a besoin du secours d'une vertu fière. J'ai tâché de te l'inspirer, cette vertu; & je ne crains rien de toi que tes peines, que je ressens vivement. Je me les reproche, ma fille: j'ai pu les prévoir & les prévenir. Le Marquis de Roselle est fait pour être aimé d'un cœur comme le tien, & je n'aurois pas dû t'exposer au péril. N'oublie point que c'est ta mère qui s'accuse devant toi de ses fautes: aide-là de toutes tes forces à les réparer.

Ecoute, mon enfant; tu te l'es déjà dit à toi-même: tu ne saurois prétendre à épouser le Marquis: la médiocrité de ta fortune s'y oppose. De tels ma-

riages sont bien rares. Le vrai
mérite n'est presque jamais l'ob-
jet des sacrifices : la vertu n'est
point séduisante. On estime une
fille estimable, on la plaint de
n'être pas riche ; on trouve de
l'agrément avec elle, mais on
ne l'épouse point. Quel amour
ne faudroit-il pas que le Mar-
quis de Roselle eût pour toi,
s'il songeoit à te sacrifier les
plus brillantes espérances ! Eh !
pourrois-tu te flatter qu'il t'aime ?
Tu fais quelle a été sa passion
pour Léonor : un si violent amour
a dû flétrir & épuiser son cœur ;
& quand il ne seroit pas pour
toujours incapable d'aimer, il
ne peut pas être encore suscep-
tible d'une nouvelle passion. La
politesse, l'habitude de te voir,
le besoin d'une société amu-
sante, l'amitié même lui ont

dicté le propos où ton cœur prévenu avoit d'abord cru voir d'autres sentimens. Tu reconnois maintenant que ces sentimens que tu desirois, n'y étoient pas ; & je te fais gré de penser ainsi. L'écueil ordinaire des jeunes filles élevées dans la retraite, c'est de prendre pour de l'amour les politesses d'usage. Une vanité sotte leur fait prendre ce travers : l'amour te l'auroit pu donner ; la raison t'en a garantie. Gardons-nous donc de nous flatter. Dans de pareilles occasions il vaut mieux suivre ses craintes, que s'en rapporter à ses espérances. Le malheur, ma fille, est bien plus près de nous que le bonheur.

La santé de tes sœurs ne nous permet pas de partir pour ma terre de Vercourt avant quatre

jours. Tu nous y joindras aussi-tôt ; mais je ne veux point que tu viennes prendre ici le mauvais air. D'ailleurs, un départ si prompt, si hasardé, pourroit annoncer ce qu'il est très-importtant qu'on ignore. Voici la première fois, ma fille, que je t'engage à la dissimulation ; mais ici, elle est légitime, parce que la décence & l'honneur la rendent nécessaire. Observe-toi sur-tout avec le Marquis. Evite-le sans avoir l'air de le fuir : il ne faut paroître ni le craindre, ni le souhaiter. Tâche de ne le voir jamais qu'en présence de Madame de Narçon. Je compte sur la noblesse de tes sentimens. Suis un plan dicté par le courage. Songe que tu ne reverras peut-être jamais l'objet de ta tendresse ;

qu'il ne se souviendra pas même de toi. Songe aux jours heureux que tu as coulés près de moi dans le repos & la liberté de ton cœur. Songe que nous sommes nés pour nous combattre sans cesse, & pour ne trouver la paix qu'après la victoire. Songe que l'amour nous expose à bien des fautes ; que le devoir t'ordonne d'oublier un homme qui ne doit point être ton époux ; que ta mère, que ta famille, que le plaisir de faire le bien, que la vertu, que la joie d'une conscience pure suffisent à ton cœur. Je le déchire, hélas ! ce cœur trop tendre. Par mes réflexions cruelles j'empoisonne tes plus beaux jours : ah ! c'est pour qu'ils n'empoisonnent pas le reste de ta vie.

Je n'ai rien à te recommander
sur

sur le fond de ta conduite : je ne crains que ton embarras , qui pourroit te déceler. Il faut t'en sauver par l'air de gaieté , par des occupations continues pendant ces quatre jours. Il me tarde autant qu'à toi que nous puissions nous rejoindre. Je te serrerai dans mes bras : nous pleurerons ensemble ; nous nous consolerons l'une l'autre : tu acheveras de me peindre les mouvemens de ton ame. Je ne veux savoir que ce que tu me diras , & je saurai tout. En t'inspirant l'amour de la vertu , je me suis épargné bien des embarras. Ma fille , ma tendre amie , je t'embrasse mille & mille fois.



LETTRÉ CXIII.

De Madame de Ferval à Madame de Narton.

Ferval, 13 Juillet.

Vous avez lu, Madame, dans le cœur de ma fille *. Elle aime: elle me l'a écrit. C'est ma faute. Elle est née tendre: elle avoit vu très-peu d'hommes de son âge. J'ai manqué cette fois à ce que je m'étois si bien promis, de ne pas laisser former à ces trois enfans des liaisons suivies avec des hommes faits pour leur plaisir, que je ne fusse certaine qu'ils seroient leurs maris. Vos projets

* *Nota.* (Il paroît, par cette lettre, que Madame de Narton avoit fait part à Madame de Ferval de ses soupçons & de ses projets, par une lettre que nous n'avons pas).

sont d'une bonne amie. S'ils pouvoient s'exécuter, le départ de ma fille n'y seroit point un obstacle : vous n'en verriez que mieux les sentimens du Marquis. Mais je n'espere rien, & je dois agir comme si je ne pouvois rien espérer. J'attends qu'Helene soit en état de supporter la litiere, pour aller à ma petite terre de Varcourt. J'y serai Jeudi, & y ferai venir ma fille le même jour. Mais je ne puis l'exposer à l'air contagieux que nous respirons ici, & dont un de mes gens est mort : accident dont j'ai été assez heureuse pour dérober la nouvelle à cette pauvre enfant. Je reconnois votre prudence au soin que vous avez pris de ne lui laisser entrevoir en aucune maniere vos soupçons. Veillez sur elle, de grace ; mais ne

F ij

L'épiez pas. Avec une ame commune, de petites tracasseries ne sont qu'inutiles ; elles ne font que l'engager à tromper mieux ; mais avec un cœur bien né, elles sont pernicieuses : une fille vertueuse & délicate doit être offensée qu'on l'observe. Vous voudrez bien d'ici à jeudi l'aider, à son insçu, à éloigner ces occasions si embarrassantes pour un jeune cœur qui aime, & qui ne doit pas même le laisser soupçonner. Si j'étois obligée de vous la confier plus long-temps, je lui proposerois de vous découvrir ses sentimens, pour que vous lui servissiez de guide. Avec la confiance qu'elle a en vous, elle ne devroit pas s'y refuser ; mais la pudeur est plus délicate que la raison. Adieu, Madame. Vous aimez ma fille, vous m'aimez : je suis tranquille,

LETTRÉ CXIV.

De Madame de Narbon à Madame de Saint-Sever.

A Varennes, 15 Juillet.

JE vous avoue, ma chere Comtesse, que je ne puis plus rien connoître aux sentimens de votre frere. Si je vous eusse écrit hier matin, je vous aurois dit qu'il aimoit beaucoup Mademoiselle de Ferval. Depuis huit jours sur-tout, cela me paroif-foit certain. Il s'ennuyoit quand il ne la voyoit pas : il la cherchoit : il ne parloit qu'avec elle à la promenade ; il avoit pour elle les attentions les plus délicates. Il ne s'entretenoit avec moi que des qualités & des agrémens de cette jeune per-

F iij.

sonne. Je ne doutois plus de ses sentimens , j'en étois charmée : je ne cherchois que les occasions de faire accroître cet amour. Hier à cinq heures nous allâmes nous promener à Bains sur la montagne , dans le bois qui fait la promenade des buveurs d'eau. Le monde qui s'y rassemble , fait de ce lieu un spectacle assez agréable. Nous avions été bien des fois en jouir. Hier Ferval ne put être des nôtres. Nous étions donc Mademoiselle de Ferval , le Marquis , & moi. Nous allâmes fort gaiement : votre frere dit même à ma petite amie les choses les plus obligeantes & les plus spirituelles. Nous arrivons , nous nous promenons un quart d'heure avec plaisir. Au bout de quelque temps , une Dame suivie , je

crois, d'une femme-de-chambre,
 passe & repasse auprès de nous.
 Cette femme est jolie. Le Mar-
 quis ne l'apperçut point d'abord ;
 mais en la voyant il fit un vif
 mouvement de surprise, il pâlit,
 il changea plusieurs fois de cou-
 leurs. Cette femme revient : il
 la regarde sans vouloir paroître
 la regarder, & ne nous parle
 plus qu'avec une distraction sin-
 guliére. Je proposai de repartir ;
 il nous suivit machinalement.
 Le soir je lui demandai s'il con-
 noissoit cette Dame ; il rougit,
 & m'assura qu'il ne connoissoit
 aucun des gens qui prenoient
 les eaux. Il se retira de bonne
 heure, sous prétexte d'un mal
 de tête. Ce matin nous nous
 sommes levés à l'heure ordi-
 naire, Mademoiselle de Ferval
 & moi. Le Marquis n'est point

venu prendre les eaux avec nous. J'ai envoyé savoir des nouvelles de sa santé : il m'a fait répondre qu'il n'avoit pas bien passé la nuit, & qu'il ne boiroit pas ce matin. Quand il a été levé, je lui ai demandé quel étoit son mal : il m'a dit qu'il soupçonneoit que les eaux ne passoient pas bien, & qu'il vouloit essayer, pendant quelques jours, de les prendre à la fontaine, & d'aller loger à l'appartement qu'il avoit à Bains. Ferval, qui venoit d'arriver, lui a offert de l'accompagner. Le Marquis l'a refusé, en disant qu'il seroit au désespoir de le déranger, que son logement étoit petit & qu'ils ne pourroient y être ensemble sans s'incommode beaucoup ; qu'enfin il le prioit de ne point le presser davantage. Il est sorti, & nous

a laissés dans la plus grande surprise. Ferval a été fâché de ses refus : mais ce qui m'a bien plus touchée, c'est l'affliction de la pauvre Mademoiselle de Ferval. Je l'ai démêlée, & j'en suis pénétrée. Que j'aurois de douleur d'avoir pu causer le malheur de cette chere enfant ! Elle a voulu s'efforcer d'être gaie pendant le dîné ; mais cette gaieté n'étoit point naturelle. Le Marquis a été distrait, triste, agité ; & enfin il vient de partir pour aller coucher à Bains. Je ne vous dirai rien de mes soupçons, ma chere amie ; je puis à peine m'y livrer..... Seroit-il possible ! Veuille le ciel nous épargner de nouveaux chagrins !



LETTER CXV.

*De Mademoiselle de Ferval à
Madame de Ferval.*

— A Varennes, 16 Juillet.

AH ! ma mere , ma tendre mere , que vos pressentimens étoient justes ! & que je suis malheureuse ! Envoyez - moi chercher tout à l'heure : je me meurs. Le Marquis ne mérite plus..... Eh ! je l'aime encore ! Il a revu Leonor : il l'aime..... Il nous a quittés pour aller à Bains , où elle est , cette miserable..... Ma mere , qu'il me tarde d'être dans vos bras ! J'y gémirai d'une foibleſſe détestable..... Eh ! je croyois n'avoir conçu aucun sentiment d'espérance ! Ma tendre mere !

LETTER CXVI.

De Madame de Ferval à Mademoiselle de Ferval.

A Ferval, 16 Juillet.

VIENS, ma chere enfant, viens dans mes bras : ton malheur augmente ma tendresse. L'objet de la tienne n'en est plus digne ; mais tu ne peux rien voir à présent, tu ne peux que gémir & pleurer. J'essuyerai tes larmes, ma chere fille. J'avance mon départ d'un jour. Tes sœurs nous rejoindront demain à Vercourt ; je t'y vais attendre avec la plus vive impatience.



F vj

LETTER CXVII.

De Madame de Narton à Madame de Saint-Sever.

A Varennes, 16 Juillet.

MES soupçons n'étoient que trop bien fondés, ma chere Comteſſe: la Dame de la promenade n'est autre que Léonor. Ferval l'a reconnue ce matin: le Marquis n'étoit point alors avec elle. Je ne fais comment ni pourquoи cette malheureuse est venue. Le Marquis n'a point reparu ici aujourd'hui. Ferval, qu'il a trouvé ce matin à la fontaine, & dont la vue l'a embarrasſé, ne lui a rien dit de sa découverte. Il lui a seulement demandé si nous le verrions bientôt. Je ne crois pas, a-t-il

dit, pouvoir aller aujourd'hui
chez Madame de Narton ; j'irai
demain, s'il m'est possible.

Mademoiselle de Ferval vient
de partir dans l'instant : sa mère
me l'a redemandée. Malgré le
plaisir que je trouvois avec elle,
j'ai été charmée de son départ.
La pauvre petite me faisoit d'autant
plus de pitié, que ses efforts
pour cacher sa peine, la redou-
bloient. Oh ! que de reproches
j'ai à me faire ! Je me suis per-
suadé trop aisément ce que je
souhaitois. Que cette rechûte
(car je la crains) me donneroit
d'inquiétude, & pour vous, &
pour ma jeune amie, & pour le
Marquis lui-même ! Adieu,
chère Comtesse : armez-vous de
courage.

LETTRE CXVIII.

*De Madame de Saint-Sever à
Madame de Narton.*

A Paris, 19 Juillet.

QUEL revers ! ma chere : il m'accable. Mon frere seroit-il assez foible ! Mais peut - on l'être au point de faire ce qu'il fait ? Je tremble, je pleure ; je vous conjure de ne le point abandonner. Au nom de notre amitié, ma chere, ayez pitié de sa jeunesse. Dès que je reçus votre premiere Lettre, je prévis l'étenue de nos malheurs. Je suppose que cette misérable a su le voyage de mon frere ; & qu'assurée de son ascendant sur lui, elle a saisi cette occasion de reparoître à ses yeux. De grace, ma tendre

amie, ne me laissez rien ignorer,
ne ménagez point ma foiblesse.
L'inquiétude grossit les objets :
j'aime mieux que vous me les
montriez tels qu'ils sont, quelque
chagrin que je puisse en avoir.
Votre amitié, ma digne amie,
m'est un grand adoucissement ;
mais qu'elle vous coûte de
peines, & que j'en suis recon-
noissante !

LETTRE CXIX.

*De Madame de Narton à Ma-
dame de Saint-Sever.*

A Varennes, 18 Juillet.

CE qui se passe ici, ma chere
Comtesse, est une énigme toute
propre à nous inquiéter tant que
nous n'en tiendrons pas le mot.
Je voudrois vous épargner ma

perplexité; mais de peur que votre imagination n'aille plus vite encore que les évenemens, je veux vous dire tout ce que je vois, & ce qui peut nous faire craindre ou espérer. Le Marquis revint chez moi hier au soir. Il me dit poliment qu'il venoit d'éprouver que les eaux n'étoient pas meilleures à la fontaine, & qu'elles étoient beaucoup moins agréables à prendre que chez moi. Je m'en félicitai. Nous plaisantâmes sur ses scrupules : il s'avoua le second tome du Malade imaginaire. Après quelques instans je m'apperçus qu'il étoit extrêmement distrait : il n'entendoit pas le moindre bruit, qu'il n'en fût occupé. Enfin il me demanda si Mademoiselle de Ferval étoit à la promenade. Hélas ! lui dis-je, Madame de

Ferval me l'a redemandée : il y a deux jours qu'elle est partie : elle est à Vercourt avec sa mère & ses sœurs. Il resta immobile à cette nouvelle. Et Ferval , me dit-il , est-il aussi parti ? Il a suivi sa sœur , répondis-je : mais comme je restois seule , & qu'il n'y a que deux lieues de Vercourt ici , il m'a promis de revenir ce soir. Il me proposa d'aller , en nous promenant , à sa rencontre : j'acceptai sa proposition. D'aussi loin qu'il apperçut Ferval , il courut pour l'embrasser. Il s'informa d'abord des convalescences. Ferval nous dit qu'elles étoient beaucoup mieux , & que dans peu de jours elles seroient totalement rétablies. Ah , mon Dieu ! dit le Marquis , pourquoi donc avoir envoyé chercher Ma demoiselle de Ferval ? Je n'en

sais rien , dit le frere ; & je ne reconnois point là la prudence de ma mere. Les deux cadettes ont très-bien soutenu le petit voyage de Vercourt ; mais rien n'est plus contagieux que la maladie qu'elles ont eue : nous l'ignorions. Cet air qu'elles peuvent avoir apporté est terrible ; & je trouve aujourd'hui l'ainée très-abattue & très-changée. Si malheureusement..... Le Marquis a pâli à ce discours , qui m'a effrayée. J'ai demandé à Ferval ce que c'étoit que l'indisposition de cette chere enfant. Il m'a dit qu'elle n'avoit presque point mangé depuis deux jours ; qu'elle gardoit la chambre ; & que Madame de Ferval , qui ne la quittoit point , étoit presque toujours seule avec elle.

Depuis que le Marquis a su

ces fâcheuses nouvelles, je l'ai trouvé fort triste. Il est venu proposer à Ferval d'aller avec lui demain chez sa mère, à laquelle il prétend qu'il doit une visite : il n'y avoit pas pensé jusqu'à présent. Ferval lui a représenté que malgré l'honneur & le plaisir que cette visite feroit à Madame de Ferval, les embarras où les maladies de ses filles la mettent, pourroient lui faire desirer qu'il voulût bien attendre quelques jours. Mais, a dit le Marquis, il faut bien savoir comment se porte Mademoiselle de Ferval. J'y enverrai demain matin, ai-je dit, & si elle est mieux, nous irons à Vercourt l'après-midi. Votre frere a trouvé ce projet excellent, & il m'a paru plus content. J'allois le quitter pour vous écrire ; mais à

ce moment une espece de femme-de-chambre , venant de Bains , a demandé à le voir , & lui a remis une lettre. Il est sorti avec une précipitation extrême pour la lire , & l'on me dit qu'il est actuellement occupé à y répondre. C'est quelque nouveau tour de Léonor. Quel intérêt il paroît y prendre encore ! Ne vous ai-je pas bien dit que tout ceci est une énigme ? Je n'ai eu garde de dire au Marquis un seul mot de cette fille , & ne lui en parlerai certainement pas la premiere ; mais tout ce que je pourrai savoir , ma chere amie , je continuerai de vous le mander. Comptez autant sur ma franchise que sur mon amitie.



LETTER CXX,

De Léonor au Marquis.

A Bains, 18 Juillet.

Vous me fuyez, mon cher Marquis. Je vous suis odieuse, je le vois, & j'en suis au désespoir, Suis-je donc si coupable? Vous ai-je trahi? Vous ai-je été infidele? Des lettres, aussi bassement achetées que vendues, sont la cause & l'unique cause de votre haine. Si j'avois été moins franche, n'aurois-je pu les défaouer, ces malheureuses lettres? N'aurois-je pu vous faire soupçonner du moins qu'elles étoient contrefaites? J'avois peut-être alors assez d'ascendant sur votre esprit pour cela; je ne l'ai point tenté; le mensonge m'est en hor-

reur ; mais daignez au moins m'écouter. A qui les ai-je érites ? A Juliette, à cette fille dont la mort affreuse n'apprend que trop quelle a été sa vie. Mes infortunes m'avoient malheureusement liée avec elle, & je ne pouvois rompre cette liaison. La reconnoissance n'est-elle pas le premier devoir ? Juliette m'a donné des secours que je n'oublierai jamais. L'inconduite n'exclut pas la générosité. Cette fille étoit bonne, elle étoit mon amie, je n'en rougirai point ; elle n'est plus, je l'ai perdue par un événement affreux. Elle avoit mérité la colere de celui qui l'a punie d'une maniere si cruelle : je le fais ; mais je l'aimois. Il falloit assortir mon ton au sien ; elle ne m'eût point pardonné de lui avoir caché notre amour & mes espé-

rances. Si j'avois pris avec elle les expressions que mon cœur me dictoit , n'auroit-ce pas été l'humilier ? Je devois paroître à ses yeux ce qu'elle étoit aux miens , pour continuer d'être son amie. La vertu exclueroit - elle cette complaisance , si nécessaire dans la société , & qui prend sa source dans l'humanité ? Voilà , Monsieur , ce qui a causé notre rupture. Je ne cherche point à vous ramener dans mes liens ; je respecte trop votre naissance & votre nom , pour prétendre à l'honneur que vous avez voulu me faire ; mais je veux me justifier. Je veux qu'en ne m'aimant plus , vous m'estimiez encore , que vous me plaigniez du moins. Hier vous ne daignâtes pas m'écouter ! Quel supplice pour un cœur.... où où vous regnez

encore ! ... Qu'ai-je dit , mal-heureuse ! Adieu , Monsieur.

LETTRE CXXI.

Du Marquis à Léonor,

A Varennes , 18 Juillet.

N'ESPEREZ plus de me séduire ; mes yeux sont ouverts. Vous seule pouviez me détacher de vous , vous l'avez fait. Mais vous me fûtes chere : ce sentiment se fait encore entendre. Mandez - moi naturellement votre état. Si vous êtes dans l'indigence , je ne vous laisserai pas sans secours. Si vous pouvez vous en passer , cessez , je vous prie , de m'écrire. Je vous desire un bonheur solide , soyez-en sûre. Je ne vous haïs plus ; & si vous deveniez estimable , je pourrois encore vous estimer.

LETTRE

LET TRE CXXII.

*De Madame de Narton à Ma-
dame de Saint-Sever.*

A Varennes, 24 Juillet.

SOYEZ tranquille, soyez contente, ma chere Comtesse, votre frere est le plus aimable & le plus honnête des hommes. Il vient de me faire tous ses aveux, & de m'expliquer sa conduite, à laquelle je ne comprenois rien. Je vais bien vite vous répéter ses discours : vous en serez aussi contente que moi. Il a commencé par me dire que Léonor étoit à Bains ; que c'étoit elle que nous vîmes à la promenade il y a dix jours. Il m'a avoué que cette vue lui avoit causé une révolution dont il n'avoit pas été

II. Partie.

G

le maître. Je l'ai aimée avec passion, m'a-t-il dit, & l'objet d'un tel amour ne peut jamais devenir totalement indifférent pour un bon cœur. On le hait, on le méprise ; mais on s'en occupe. Vous pûtes voir le désordre où son aspeet me jetta. Dès l'instant où je l'apperçus, je formai le desir de lui parler, non pour renouer avec elle, je n'aurois jamais un dessein si bas ; mais par un mouvement violent & inexplicable, je voulus savoir comment elle me reverroit, comment elle s'y prendroit pour se justifier à mes yeux ; je voulus apprendre quelle aventure l'avois conduite ici ; enfin je résolus de la voir & de l'entretenir en particulier. Il falloit cacher cette démarche, qu'on auroit pu ne pas interpréter favorable-

ment. J'eus beaucoup de peine à donner à mon voyage une tournure , & le lendemain je fus très-fâché de voir Ferval à Bains. Il verra Léonor , il la reconnoîtra , il en parlera : cela m'inquiétoit beaucoup ; & n'avois-je pas raison ? Vous devinâtes très-bien, lui ai-je dit , & cette nouvelle nous donna un vrai chagrin.

Oh ! que ce chagrin est humiliant pour moi ! Quoi qu'il en soit , a - t - il ajouté , j'ai voulu vous tout avouer , & me laver par cet aveu de l'apparence même d'un tort. Je vis donc Léonor à la fontaine. Nous nous rencontrâmes : je m'arrêtai. Elle feignit de ne pas me voir , & s'assit auprès de moi. Un instant après elle tourna la tête , nos yeux se rencontrerent. Ma froideur ne la déconcerta point. Elle prit un

G ij

air très-assuré , & même un peu haut. Je la fixai dédaigneusement , sans lui parler. Elle rompit le silence , & me demanda , d'un ton ironique , si ma colere duroit encore. Cette hardiesse me révolta. Je me levai ; elle me suivit , & prit alors un air caressant , qui n'est plus fait , graces au Ciel , pour me séduire. Enfin , Madame , je sentis pour elle un dégoût pire que la haine : je la laissai , & je rentrai chez moi. J'y réfléchissois sur mon premier aveuglement , & sur le bonheur que j'avois eu d'échapper à la séduction , lorsque cette malheureuse fille vint me trouver dans ma chambre. Je dois vous dire pourtant que , comme je n'avois jamais rien remarqué en elle qui tendît à l'effronterie , cette démarche m'étonna. Je

crus m'appercevoir, au délabrement de sa parure, qu'elle étoit dans l'indigence, & à l'altération de ses traits, qu'elle n'étoit pas en bonne santé. Cette idée fit taire en moi tout autre sentiment que celui de la pitié. C'est le seul qui me reste pour elle; mais je vous avoue qu'il est plus fort encore dans mon cœur pour cette malheureuse, qu'il ne seroit peut-être pour une autre personne dans le même état. Je lui dis que je la priois de se retirer. Elle me serroit les mains, & ses yeux se chargerent de larmes. Je souffrois: elle le vit. Je parvins à la renvoyer, bien résolu pourtant de lui faire quelque bien, si elle étoit réellement dans la misère. Peut-être s'est-elle trompée aux mouvemens de compassion que je ne pus lui cacher. Quoi qu'il

G iij

en soit , a-t-il ajouté , voilà la lettre qu'elle m'a écrite depuis que je suis revenu. Il me l'a montrée. Rien de plus adroit que la tournure que prend cette créature. La réponse du Marquis est remplie d'humanité & de dignité ; j'en ai été charmée. Je lui ai dit combien sa confiance me touchoit , & combien sa fermeté me donnoit de joie. J'ai approuvé sa pitié pour cette fille , parce que la nature nous inspire un sentiment général de bienfaisance , & que dans la plûpart des malheureux , si ce n'est pas la vertu , c'est l'humanité que l'on doit secourir. Eh ! s'il y a quelque chose de capable de ramener les méchans , ce sont les bienfaits d'une ame généreuse , qui leur fait du bien , quand ils lui ont fait du mal. La dureté , au contraire , qui

est une basse vengeance , colorée d'un air de justice , les confirme dans leur méchanceté ; car elle leur fait haïr les hommes. Je lui ai avoué que sa conduite m'avoit donné beaucoup d'inquiétudes. Eh ! voilà , m'a-t-il dit , ce que je voulois éviter. Je pressentis tout cela dès que je vis Ferval à Bains. De grace , a-t-il ajouté avec embarras , Mademoiselle de Ferval a-t-elle sçu que Léonor étoit Oui , lui ai-je dit. Ah ciel ! s'est-il écrié ; & puis prenant un air moins agité : Ferval , Madame , est le meilleur ami du monde , il ne lui manque qu'un peu plus de discréction : voilà de quoi faire une histoire , si ma sœur en entend parler. . . . Je l'ai interrompu pour lui dire de ne rien craindre , & que le dénouement de cette aventure ne pouvoit lui

faire qu'honneur Eh ! mon Dieu,
a-t-il dit, qu'est-ce que ceux qui
la savent doivent penser à pré-
sent de moi ? Quel jugement peut
en porter Mademoiselle de Fer-
val ? Je ne suis pas tranquille ; il
faut la désabuser. Mon hon-
neur y est intéressé....

On est venu dans cet instant
me dire qu'elle étoit toujours un
peu souffrante ; mais que ce n'é-
toit point une maladie qu'elle
avoit, & que ses sœurs étoient
parfaitement rétablies.

Hé bien, Madame, dit votre
frere, n'y allons-nous pas après-
midi ? Oui sans doute, ai-je dit.
Tandis qu'il se prépare à cette
visite, j'ai voulu, ma chere
Comtesse, vous tranquilliser, &
rétablir votre frere dans votre
estime. Il m'a prié de vous assu-
rer de toute son amitié ; vous
êtes bien sûre de la mienne.

LET TRE CXXIII.

De M. de Saint-Sever à Madame de Narton.

A Paris, 24 Juillet.

NOTRE étourdi voudroit - il recommencer à nous donner des chagrins, Madame ? Oh ! que je l'en empêcherai bien ! Je vais faire tout doucement mon assemblée de parens, pour demander qu'il soit interdit ; car il ne faut pas vous m'entendez... & cela seroit déjà fait, je vous le cautionne, cela seroit fait, sans ma femme, qui est.... plus que bonne. Elle pleure, elle se lamente, elle me conjure du moins de vous consulter. Est-ce que je ne fais pas bien votre avis ? Vous avez du sens, de l'esprit ;

G v

eh ! l'on ne fait pas ce que vous pensez , n'est-ce pas ? Je vais vous raconter , Madame , toute l'histoire de la coquine depuis que le Marquis l'a quittée. Ce Bizac , dont il étoit question dans ses lettres , elle en étoit folle ; & ce Seigneur là est un escroc. Ils ont vécu ensemble pendant un , deux mois ; jusques-là tout va bien.... Oui , ils font bon ménage. Mais le drôle , qui ne s'endormoit pas , plie un jour la toilette & tout le bagage de Léonor ; adieu , le voilà parti. Vous remarquerez , s'il vous plaît , que le sieur Bizac avoit vendu petit à petit les meubles de la belle , afin de diminuer les frais du transport. Elle reste sans effets , sans argent , sans chemise.... oui , en vérité. Allons à Bains , s'est-elle dit , le Marquis est bon , il est sot ; je

renouerai avec lui, j'en tirerai de l'argent ; allons, partons, & elle est partie. Elle a mené avec elle la mere de Juliette. Cette Juliette a été poignardée, étouffée, ou je ne fais quoi, par son vieux jaloux, qui s'est trop convaincu qu'il avoit quelque sujet de l'être. Mais il a promptement assoupi cette affaire. Ce qui est certain, c'est qu'elle est morte chez lui il y a trois semaines. Sa mere, vieille, laide & misérable, a suivi la fortune de Léonor ; elle passe pour sa Femme-de-chambre. Voilà, Madame, l'histoire de cette créature. Puisque ma femme le veut, je ne ferai rien que quand j'aurai reçu votre réponse. Elle m'empêche encore d'écrire à son frere comme je le voudrois. Il faut ici de la fermeté ; il en faut, vraiment ;

qu'on me laisse faire , & l'on verra. Un vieux militaire comme moi connoît le prix du moment. Mais les lenteurs & les délicatesses de Madame de Saint-Sever sont fort déplacées ; on ne veut jamais me croire..... Bon soir , Madame , recevez l'assurance de mon respect.

LETTRE CXXIV.

*De Madame de Saint-Sever à
Madame de Narton..*

A Paris , 27 Juillet.

JE reçois votre lettre dans l'instant , chère amie. Je respire : vous avez remis la joie dans mon cœur : je n'ai plus de craintes. Que je suis heureuse d'avoir engagé M. de Saint - Sever à vous consulter avant d'agir ! Ca-

chez , de grace , ses projets à mon frere. Mademoiselle de Fer-
val a peut-être pris des idées dé-
favantageuses sur son compte.
Ma chere amie , j'espere en vous ,
vous les effacerez. Je vous de-
mande en grace de ne rien né-
gliger pour rendre mes vœux ac-
complis. J'embrasse mon frere ,
& je vous aime de tout mon
cœur. Instruisez - moi toujours
exactement de tout cè qui se
passe , je vous en conjure.

LETTRE CXV.

*De Madame de Narbon à Ma-
dame de Saint-Sever.*

A Varennes , 6 Août.

JE n'ai plus rien à vous dire que d'heureux & d'agréable , ma chere Comtesse. Quel bonheur

que votre frere n'ait point fçu les projets de M. de Saint - Sever ! Je lui rends graces de m'avoir consultée , & je le prie de s'en rapporter à présent à moi sur tout ce qu'il faudra faire. Nous fûmes l'autre jour chez Madame de Ferval , comme je vous l'avois annoncé. Le Marquis étoit tout-à-la fois d'une agitation , d'une joie , d'une inquiétude , d'une impatience de partir & d'arriver, qui me réjouirent. Nous trouvâmes Madame de Ferval & ses deux filles cadettes. Elles me reçurent avec leurs graces & leurs caresses ordinaires. On eut pour le Marquis l'air le plus poli ; mais à travers cette politesse , je remarquai dans Madame de Ferval une froideur pour lui, dont il s'aperçut & qui l'embarrassa. L'absence de Mademoiselle de Ferval

acheva de l'affliger. Je demandai de ses nouvelles , & si nous ne la verrions pas. Madame , me dit la mere , elle a été souffrante toute la journée , elle repose à présent ; sans doute elle auroit bien du plaisir à vous voir. Mais l'éveillerons-nous ? Le Marquis , que ce discours affligea beaucoup , s'approcha de moi , pour me dire tout bas : rien ne vous presse sans doute de partir , Madame ? Ne pourrions-nous attendre le réveil de Mademoiselle de Ferval ? Je lui dis que je ne partirois que quand il voudroit : nous demeurâmes donc jusqu'à huit heures du soir. Madame de Ferval ne nous pria point de rester , ce qu'assurément elle auroit fait , si elle n'avoit eu des raisons que je soupçonne. Pour ne point l'embarrasser , je fis un signe au Mar-

quis pour l'avertir qu'il falloit partir ; il en fit un pour m'engager à rester encore. Je dis à Madame de Ferval : votre chere fille ne s'éveillera donc point ? Et nous ne pourrons la voir ? Elle est couchée , me dit-elle , & il n'y a pas d'apparence qu'elle se leve à l'heure qu'il est. Pardonnez-moi , maman , dit Henriette , elle n'est pas couchée.... Vous vous trompez , ma fille , dit la mere , elle l'est , & Madame de Narton voudra bien l'excuser. Henriette rougit ; & pour ne pas pousser trop loin l'embarras de tout le monde , je me levai , & nous partîmes. Ferval revint avec nous. Le Marquis ne nous dit rien pendant le chemin , & en arrivant chez moi , il se retira dans sa chambre : il y passa la soirée , & ne soupa

point. Le lendemain, il fut tout le jour seul à la promenade : il ne parut que pour se mettre à table, où sa distraction l'empêcha de voir seulement que j'étois là. Enfin au bout de trois jours passés de cette sorte, il vint me trouver le matin. Nous nous promenâmes d'abord en silence ; ensuite en me prenant la main, il me dit, avec un air de confiance & d'amitié tout-à-fait intéressant, me pardonnerez-vous, Madame, d'être amoureux une seconde fois ? Ne me prendrez-vous pas pour un fol ? D'où vous peut venir cette crainte, lui dis-je, si l'objet que vous aimez est digne de votre amour ? S'il en est digne ! s'écria-t-il ; ah ! c'est moi qui crains de n'être pas digne du sien. Après l'éclat que ma folle passion a fait dans le monde, je

dois renoncer à la tendresse ; je me l'étois promis ; j'avois résolu de ne jamais songer au mariage : l'amour m'étoit odieux. J'ai fait part de mes résolutions à mes amis , à mon beau-frere même. Oui , je lui ai dit que je ne me marierois point , & que ses en-fans seroient les miens.

Et qu'a-t-il dit sur cela , lui demandai-je ? Il a plaisanté ; il m'a dit qu'il espéroit que cette fantaisie passeroit , & qu'il le souhaitoit fort. Mais il n'est pas question , a-t-il ajouté , de ce que m'a dit M. de Saint-Sever ; je le connois , je sais qu'il seroit charmé de me voir marié heureusement ; il s'agit de moi , & je vous avouerai qu'après avoir été la fable du public , après avoir dit tout haut que je renonçois à l'amour , je crains qu'on

n'accuse de foiblesse celui que je
ressens. Mon choix me rassure
pourtant ; & croyez qu'il ne fal-
loit pas moins que les vertus,
les charmes & le mérite de Ma-
demoiselle de Ferval pour m'ar-
racher un aveu que j'aurois re-
gardé comme humiliant, si j'a-
vois aimé toute autre personne
qu'elle. Mais vous savez com-
bien elle est digne de toute la
tendresse d'un honnête homme.
Je l'adore, & je ne puis plus me
le dissimuler, ni à vous, Ma-
dame. Je me suis trompé d'abord
sur les sentimens que j'éprouvois
pour elle. Si j'eusse cru en deve-
nir amoureux, j'aurois fui, tant
j'avois d'horreur pour cette pas-
sion qui m'avoit été si funeste.
Vous le dirai-je, Madame, j'a-
vois pris une haine implacable
contre les femmes. Depuis ma

rupture avec Léonor, on m'en
avoit fait voir de la meilleure
compagnie, disoit-on ; elles m'a-
voient paru si méprisables, que
jugeant de toutes les femmes par
celles que j'avois vues, j'avois
cru devoir mépriser tout votre
sexe. C'est d'après ce sentiment
& le chagrin affreux que ma
passion pour Léonor m'avoit
causé, que j'avois pris la résolu-
tion dont je viens de vous faire
part. Tous mes amis, toutes mes
connoissances l'ont fçue, je vous
l'ai déjà dit. Quelques-uns l'ont
approuvée, d'autres l'ont blâ-
mée par des raisons de conve-
nance ; on disoit que pour faire
un mariage raisonnable & dé-
cent, il ne falloit point d'amour.
D'autres ont plaisanté sur ma
colere, comme M. de Saint-
Sever, & m'ont dit qu'avec un

coeur aussi tendre que le mien ,
il ne falloit point faire de pareils
vœux. Ceux qui me parloient
ainsi me révoltoient , & je me
faisois un point capital de leur
prouver que ma résolution étoit
inébranlable. Voilà , Madame ,
quel étoit mon état quand je suis
arrivé chez vous. J'ai pris le plai-
sir que je trouvois à voir & à en-
tendre Mademoiselle de Ferval
pour un heureux retour à la li-
berté. L'attachement que j'avois
pour elle , m'a semblé de l'ami-
tié , de la confiance : je ne la
regardois que comme une amie.
J'ai senti combien elle m'étoit
nécessaire , quand à mon retour
de Bains je ne l'ai point trouvée
ici ; & enfin depuis le jour où
nous avons été chez Madame de
Ferval sans la voir , je sens qu'elle
seule peut faire mon bonheur ,

Une fausse honte peut-être ; des sentimens à démêler & que je ne me soupçonneis pas ; l'amour à envisager sous un aspect charmant , après l'avoir vu sous un aspect terrible ; le mariage , dont je détestois l'idée , & qui devient le but de mes plus chers desirs ; tous ces renversemens de pensées & de sentimens m'ont absorcé depuis trois jours. Le mérite , la solide vertu & les graces de Mademoiselle de Ferval m'ont enfin décidé. Je ne fais si c'est l'amour qui me fait parler ainsi ; mais je me trouverois coupable , si je balançois encore.

Oui , vous le seriez , mon cher Marquis , lui ai-je dit , de résister aux charmes de la vertu & de la beauté. Ne vous opposez plus à un sentiment qui fera le bonheur de votre vie , & la joie de tous

ceux qui s'intéressent à vous. La
fausse honte que vous avez éprou-
vée, car c'en est une, est la seule
foiblesse que je vous reproche.
Une telle union comblera les
vœux de votre sœur & de votre
beau-frère. La noblesse de leur
âme, & leur attachement pour
vous, sont mes garans. Quant à
vos autres amis, s'ils sont raison-
nables & vertueux, ils diront :
c'est un malade revenu en santé;
il avoit formé des projets mal-
heureux dans une terrible crise,
la raison s'est servie de l'amour
pour l'éclairer & le conduire au
bonheur. Si ce sont des hommes
vicioux qui vous condamnent,
vous saurez jouir de leur impro-
bation même, en considérant
que votre heureux choix met
entr'eux & vous une nouvelle
différence. Je ne suis point sur-

prise de la haine que vous aviez contre nous ; elle n'étoit pourtant pas fondée. Léonor & les femmes que vous aviez vues, ne sont point, graces au Ciel, l'échantillon de tout le sexe, comme malheureusement toutes les femmes ne ressemblent point à Mademoiselle de Ferval. Il y a parmi les hommes, aussi-bien que parmi nous, des ames vertueuses & des ames vicieuses ; & il ne faut jamais juger du général par le particulier. Votre première passion a été malheureuse & avilissante. L'objet en étoit indigne & méprisable. Votre second choix reparera aux yeux du public les torts que vous vous étiez donnés. On oubliera que vous avez aimé Léonor, quand on verra que vous aimez Mademoiselle de Ferval. Ce beau choix,

choix , mon cher , vous fera autant d'honneur parmi les honnêtes gens , que l'autre vous aurait avili. Votre cœur est pourtant toujours le même : vous ne pouvez avoir pour cette adorable fille des sentimens plus nobles & plus vertueux que ceux que vous aviez pour Léonor dans le tems où vous la vouliez épouser : cela doit vous montrer combien le choix de l'objet est important. Ce n'est point le sentiment de l'amour qui est criminel : la nature , en nous le donnant, nous a fait le plus beau des présens ; il peut même dans un grand cœur être la source des actions les plus belles & les plus vertueuses. Mais il faut que l'objet aimé soit digne de l'être ; sans cela ce même amour devient la source des vices , & entraîne

II. Partie.

H

souvent après lui les actions les plus basses, le deshonneur, & quelquefois le désespoir. Vous allez jouir du plaisir pur de voir tous vos amis partager votre joie. Mademoiselle de Ferval fera le charme de votre vie; tous les cœurs doivent applaudir au choix que fait le vôtre. Oh! mon cher Marquis, que votre félicité est grande! Quelques plaisirs que l'amour puisse donner, je regarde celui de l'approbation publique comme nécessaire à cette satisfaction intérieure, sans laquelle il y a toujours quelque amertume dans les autres. Qu'il est triste d'être obligé de justifier son penchant, sans pouvoir espérer qu'on nous le pardonne! Vous réunissez tous les genres de bonheur. Mademoiselle de Ferval n'est point riche. . . .

Et j'en sens, m'a-t-il dit, en

m'interrompant, la plus grande joie. Que je serois heureux, si je pouvois lui devenir assez cher, pour que ce qui fait mon plaisir ne fît pas sa peine !

Non, lui répondis-je, non ; elle ne se trouvera point humiliée de la fortune que vous lui ferez, parce que cette fortune si brillante & si peu attendue ne l'enorgueillira pas. Elle n'y trouvera que le charme de la reconnaissance, charme si doux pour une belle ame !

Eh ! m'a-t-il dit, qui connaît mieux que moi le prix de son ame ! Mais ne me méprise-t-elle point ? Voilà ce que je redoute. Je sais que la fortune ni ses avantages ne sont point faits pour la toucher ; & peut-être mes anciennes erreurs, cette dernière aventure dont elle ne fait pas le

Hij

détail, pourroient me faire paraître à ses yeux indigne d'unir mon sort au sien. Vous ne sauriez croire combien cette crainte m'inquiète, & dans quel désespoir je tomberois si j'étois assez malheureux pour qu'elle me crût avili.

Rassurez - vous , mon cher Marquis , lui ai-je dit encore ; & puisque vous vous défiez de vous-même , ne refusez pas de vous en fier à moi. Voulez-vous me charger de cette négociation ? Il m'a tendrement remercié , en me disant que c'étoit avec bien du regret qu'il cédoit le plaisir qu'il auroit eu d'apprendre lui-même son amour à Mademoiselle de Ferval ; mais qu'il sentoit que ma médiation lui étoit nécessaire. Je lui ai dit que j'en parlerois d'abord à Madame de Ferval.

Hélas ! m'a-t-il répondû ,
 cette maniere décente est peu
 naturelle & peu délicate : j'aime ,
 & je veux être aimé ; si je ne
 l'étois pas , je serois au désespoir
 de causer le malheur de cette ai-
 mable personne , & de souffrir
 qu'on la contraignît pour moi .
 N'appréhendez pas cela , lui ai-je
 dit , de Madame de Ferval . Eût-
 elle inspiré tant de vertu & tant
 d'élévation de sentiments à ses fil-
 les , si elle n'en avoit pas eu elle-
 même ? Je puis vous répondre
 qu'elles feront elles seules le choix
 de leurs époux . Cette digne mere
 fauroit empêcher un mauvais
 mariage , à force de soins ; mais
 elle ne les contraindra jamais à
 épouser des gens qu'elles n'aimè-
 roient pas , soyez en sûr .

Enfin , mon aimable Comtesse ,
 il m'a confié ses plus chers inté-

H iij

rêts. Je n'ai point perdu de tems, j'ai écrit sur le champ à Madame de Ferval, chez laquelle j'irai demain ; je vous envoie la lettre & la réponse. Le Marquis m'a prié de vous faire part de notre conversation. Il va aussi, je crois, vous écrire. Adieu. J'ai trop d'affaires pour parler ni de vous ni de moi.

LETTRE CXXVI.

Du Marquis à Madame de Saint-Sever.

A Varennes, 6 Août.

MADAME de Narbon vous a tout appris, ma chere & tendre sœur. C'est dans le sein de cette excellente amie que j'ai déposé mes secrets. L'intérêt sincere que votre amitié vous a toujours fait

prendre à mon sort, me persuade que vous partagez des sentimens que l'honneur, la raifon, & la vertu avouent. J'embrasse votre mari. Je conviens qu'il voyoit mieux que moi dans l'avenir. Je ne connoissois pas alors Mademoiselle de Ferval. Faites des vœux pour moi, ma chere sœur, ils avanceront mon bonheur.

LETTRE CXXVII.

De Madame de Narton à Madame de Ferval.

A Varennes, 6 Août.

L'ESTIME & l'amitié que je vous ai vouées, Madame, m'ont fait accepter, avec le plus grand plaisir, la commission dont M. de Roselle m'a chargée. Sensible au mérite & aux grâces de Ma-

H iv

demoiselle de Ferval , il m'a
 priée de vous exprimer quel se-
 roit son bonheur , s'il avoit des
 qualités capables d'inspirer des
 sentimens d'estime à cette ado-
 rable fille , & s'il pouvoit obtenir
 l'honneur d'appartenir à la plus
 digne des meres : ce sont ses pa-
 roles ; je vous les rends fidele-
 ment : elles disent tout . Son sort
 est dans vos mains . Du reste , il
 n'est pas question d'arrangement
 de fortune . Le Marquis est riche ,
 & connoît le prix des vertus .
 S'il avoit osé , il auroit demandé
 à Mademoiselle de Ferval *un*
cœur bien précieux , avant que
 de vous demander sa main ; son
 respect , aussi profond que son
 amour est tendre , l'en a empê-
 ché . Ils se connoissent : aucune
 cause ne peut retarder cette
 union ; ainsi , Madame , si vous

daignez l'approuver, comme je l'espere, ce mariage se fera sans délai. Ce sont les vœux les plus ardents du Marquis; ce sont aussi les miens, parce que je crois que cet événement, en comblant les desirs de M. de Roselle, rendra Mademoiselle de Ferval très-heureuse. Adieu, Madame; j'attends votre réponse avec presqu'autant d'empressement que le Marquis.

LETTRE CXXVIII.

De Madame de Ferval à Madame de Narton.

A Vercourt, 7 Août.

C'EST avec la plus vive reconnaissance que je vous rends graces, Madame, de l'intérêt que vous prenez à ma fille; cet

H v

intérêt si tendre me répondroit presque de son bonheur dans un mariage que vous auriez proposé. Mais pardonnez des craintes à une mere. Je sais que cette alliance est beaucoup au-dessus de ce que j'aurois pu espérer pour elle ; je sais qu'il n'est point de parens qui ne fussent à ma place comblés de joie. Mais, Madame, je ne recherche point pour ma fille un établissement honorable pour le rang, & avantageux du côté de l'intérêt : tout cela n'est pas le bonheur. Les bonnes qualités même, jointes à la considération & à la fortune, ne rendent pas toujours une femme heureuse. Il y a des époux qui s'estiment, & qui se rendent malheureux l'un l'autre. M. le Marquis de Roselle est aimable, il est fait pour plaire. Il a de l'es-

prit , des agrémens , de l'honnêteté. Mais permettez-moi cette question : il s'agit du sort de ma fille. A-t-il cette vertu solide & ces principes sûrs , si nécessaires pour faire un bon mari ? La passion qu'il a eue , (& que je lui croyois encore , je vous l'avoue , car ç'a été avec le plus grand étonnement que j'ai lu ce que vous m'avez écrit) cette malheureuse passion est-elle bien effacée de son cœur ? Vous savez qu'il a revu Léonor à Bains. Si c'étoit par dépit , par colere contre cette misérable qu'il vînt offrir sa main à ma fille , songez , Madame , songez quel malheur un tel mariage répandroit sur sa vie. Je crois qu'il faut , avant toute chose , nous assurer du cœur du Marquis. Si sa haine pour Léonor étoit violente &

extrême, je me garderois bien de lui donner ma fille ; cette haine ne seroit qu'un amour terrible & déguisé. S'il la meprise de sens froid, s'il ne s'en occupe plus, s'il peut la voir sans émotion, enfin s'il n'a plus pour elle que de l'indifférence, j'en augurerai bien. Mais je voudrois savoir encore s'il connoît tout le prix de la véritable vertu. Ma fille a de la beauté, il peut en être séduit, & ne pas sentir ce que valent son cœur & son caractère. Avec la sensibilité & la délicatesse qu'elle a, elle seroit très-malheureuse, d'avoir un époux qui ne sauroit pas distinguer les qualités de son ame, & qui n'apercevroit en elle d'autres charmes que ceux de la figure ; & d'après les égaremens du Marquis, on peut craindre

qu'il ne s'attache qu'à ceux-là. Il faut à ma fille un époux tendre, vertueux, sage & touché du vrai mérite : un mari dont elle ait, avec l'amour, toute la confiance & toute l'amitié. Voilà, Madame, tout ce que je desire. Je connois votre discernement, votre sagesse & votre tendre bienveillance pour cette chère enfant. Vous êtes à portée de démêler les véritables sentimens du Marquis, je m'en rapporte à vous. Si vous m'en répondez, j'accepte avec la plus grande joie l'honneur qu'il veut nous faire ; mais jusqu'à ce que j'aie de vous, Madame, une réponse sûre & satisfaisante, je ne parlerai de rien à ma fille. Si vous étiez assez bonne pour venir demain me voir, (parce qu'il ne convient pas en pareille circonstance que j'aille chez vous)

si vous vouliez donc bien venir demain à Ferval, où nous retournons aujourd'hui, sans amener ni le Marquis ni mon fils, je vous serrois bien obligée ; & d'après la conversation que nous aurions ensemble, nous résoudrions ce qu'il faut faire.....

Mon fils arrive dans le moment. Le Marquis lui a fait sa confidence : j'en suis très-fâchée. Je tremble qu'il ne révèle ce secret à sa sœur. Je le lui ai expressément défendu. Il est transporté, & ne peut concevoir comment je balance..... Je vais vous le renvoyer tout de suite, afin qu'il ne me trahisse pas, & je cours pour empêcher qu'il ne puisse voir Mademoiselle de Ferval en particulier. Adieu, Madame, je ne cherche point d'expressions à ma reconnoissance.

LETTER CXXIX.

De Léonor au Marquis de Roselle.

A Bains, 8 Août.

JE vous ai tant de fois trompé, Monsieur, que la vérité même en passant par ma bouche peut vous être suspecte ; mais comme cette vérité est humiliante pour moi, & que c'est l'état où je suis qui me l'arrache, je vous conjure de m'écouter, de me croire, & d'avoir pitié d'une malheureuse qui n'a plus d'espoir qu'en votre générosité. Mes vices sont punis. Ah ! Monsieur, les méchans se détruisent les uns les autres ; ils vengent les gens de bien. Un scélérat.... dispensez-moi d'un récit honteux & douloureux ; vous en souffririez. Je crois que

l'histoire du crime doit affliger les ames honnêtes. Il ne me restoit plus de ressources que dans les libéralités de Juliette , une mort terrible me l'a ravie ; j'étois dès ce tems-là malade , languissante , pauvre , & ne sachant quel parti prendre , quel cœur intéresser. J'allai implorer la compassion de M. de Valville qui m'avoit autrefois aimée , mais j'y allai sans trop espérer de le trouver sensible. En effet , il me reçut fort mal ; il me fit les reproches les plus sanglans sur la violence de la passion que je vous avois inspirée ; & il alloit finir par me chasser , lorsqu'ayant un moment réfléchi , il me dit : veux-tu me promettre de ne plus faire de pareils tours ? Je lui promis tout ce qu'il voulut. Hé bien , me dit-il , je n'ai rien à te don-

ner, mais je puis t'aider d'un bon conseil. Le Marquis est à Bains à prendre les eaux; il est devenu ridiculement amoureux dans ce pays-là d'une petite personne qu'il pourroit avoir la folie d'épouser: repare le mal que tu lui as fait, en l'arrachant à ce nouvel amour: tâche qu'il en reprenne pour toi: redéviens tout simplement sa maîtresse; il est généreux, il te payera bien. Songe que s'il marquoit jamais le plus léger desir de t'épouser, je t'en ferois punir sur l'heure. Mais je t'exhorté à lui faire toutes les caresses, toutes les agaceries que tu sauras lui convenir. J'étois révoltée de sa dureté; je le remerciai pourtant, & j'allai sur le champ vendre les nippes qui me restoient, afin d'avoir

assez d'argent pour faire le voyage. Je ne gardai qu'une seule robe; je pris avec moi la mere de Juliette, que la mort de sa malheureuse fille a plongée dans la dernière indigence: nous sommes venues ici sur ce téméraire espoir. Hélas! c'étoit mon unique ressource; j'ai suivi les conseils de M. de Valville. Daignerez-vous me le pardonner? Je l'ai instruit de votre résistance & de mon embarras. Il m'a répondu de ne le plus importuner; que j'étois devenue bien mal-adroite, & qu'il ne vouloit plus se mêler de mes affaires: ce sont les termes de sa lettre. Je vous l'envoye, Monsieur; ma sincérité a besoin de cette humiliante preuve. Le chagrin & la misere m'ont accablée. Il y a huit jours que

j'hésite à vous écrire ; & croyez qu'il faut que je sois dans l'état le plus horrible , pour avoir recours à vos bienfaits. Mais je n'ai pas un sol ; je dois ici ce que j'ai pris pour vivre depuis mon arrivée. Je suis malade , & le Médecin qui a la bonté de me venir voir , pense que le mal sera long. C'est à la compassion de mes hôtes que je dois & le lit que j'occupe , & le peu de subsistance que je prends. Hélas ! Monsieur , daignerez-vous jettter sur moi un œil de pitié ? Le Curé de ce lieu m'a dit qu'il tâcheroit de me procurer une place dans un de ces asyles de l'indigence & de la douleur. Quelle humiliation ! Est-il possible ! Ah ! je mourrai plutôt que d'accepter ce service. Suis-je assez malheureuse ! Suis-je assez punie ! ... Si

vous pouviez oublier mes crimes ! Si vous ne considérez que mon affreuse situation ! . . . C'est une infortunée accablée de maux qui implore vos bontés. C'est Léonor, c'est une coupable, mais déchirée de remords, mais punie, mais toute en larmes, à vos pieds, mourante. Homme généreux, qui avez voulu faire pour moi tant de sacrifices, ne ferez-vous pas celui d'un juste ressentiment ? Il n'expose point à un repentir, ce sacrifice là ; & peut-être vous devez-vous à vous même de m'assister, après m'avoir aimée, quelqu'outrage que vous ayez reçu de moi. Mais je connois votre ame ; elle n'a pas besoin de motifs personnels pour faire le bien. J'espere, & je n'espere qu'en vous. La femme qui vous remettra ce billet est une

femme sûre. Infortunée que je suis ! C'est de vous , Monsieur , c'est de vous que je recevrai des secours ! Je succombe sous la douleur.

LETTRE CXXX.

Du Marquis à Léonor.

Varennes, 8 Août.

POURQUOI ne m'avez-vous pas informé plutôt de votre état ? Je vous avois offert mes secours. Voilà vingt - cinq louis , c'est tout ce que je puis faire à présent pour vous. Je vous fais gré de m'avoir dit la vérité sur le motif de votre voyage.

Votre sort me fait pitié ; mais quel instant vous avez pris pour recourir à mes bienfaits !

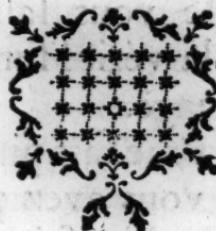
N'importe, c'est à moi seul que
je dois imputer mes malheurs.

LETTRE CXXXI.

De Madame de Narbon au Marquis.

A Ferval, 8 Août.

JE vous avois promis de retourner ce soir, cher Marquis : je reste ; mais Madame de Ferval vous prie de nous venir trouver. Je vous laisse tirer de cette invitation les conséquences qu'il vous plaira.



LETTRÉ CXXXII.

De Madame de Narton à Madame de Saint-Sever.

A Ferval, 8 Août, à minuit.

A H ! ma chere Comtesse, que n'êtes vous ici à partager notre joie ! Il ne manque que vous à notre bonheur. C'est chez Madame de Ferval que nous sommes réunis, & c'est assez vous dire que vos vœux vont être comblés. Après avoir expliqué à cette respectable mere la conduite du Marquis, & lui avoir peint dans toute la vérité son ame & son cœur, j'ai eu la satisfaction de voir briller le plaisir dans ses yeux. Elle m'a quittée pour aller trouver sa fille : elle lui a appris son sort ; & au bout

d'une demi-heure , elles sont venues me rejoindre. La mere étoit dans cet état délicieux où la joie ne se montre que par des larmes. La fille rougissait , pleuroit , embrassoit sa mere , & ne pouvoit parler. Au bout de quelque tems j'ai songé à notre Marquis , & j'ai dit que j'allois partir pour lui annoncer son bonheur. Madame de Ferval a regardé sa fille , qui baissait les yeux. Eh ! mais , m'a dit la mere , pourquoi vous en aller ? Il me paroît plus simple que le Marquis vienne . . . Ah ! maman ! s'est écriée Mademoiselle de Ferval , en cachant son visage dans le sein de sa mere. Oui , mon enfant , qu'il vienne ; que nous soyons témoins d'une joie qui fait notre félicité. J'ai envoyé sur le champ chercher votre

otre frere ; il est arrivé *sur les ailes de l'amour*. Je ne vous peindrai point les différens mouvements que j'ai remarqués sur le visage de Mademoiselle de Ferval pendant que nous l'attendions ; cela ne peut se rendre. La joie perçoit à travers la pudeur & l'émotion. Mais lorsqu'en regardant au bout de l'avenue nous l'avons apperçu, il a pris à cette aimable fille un battement de cœur si violent, qu'elle s'est laissée tomber dans un fauteuil, où elle a pensé s'évanouir. Nous étions auprès d'elle occupées à lui donner nos soins. Le Marquis approchoit; je suis sortie pour l'aller recevoir. Il étoit presqu'aussi ému qu'elle ; il n'entendoit pas un mot de ce que je lui disois. Pendant ce tems Madame de Ferval, qui songe à tout, &

II. Partie.

I

qui a pensé que cette première entrevue pourroit faire trop d'impression sur de jeunes personnes, a fait retirer ses deux filles cadettes, qui ne savoient pas encore de quoi il s'agissoit. Enfin le Marquis est entré dans le salon. Il a voulu faire, en balbutiant, un compliment à Madame de Ferval ; elle l'a interrompu pour l'embrasser & lui présenter sa fille. La pudeur d'un côté, le respect de l'autre, notre présence, tout cela a mis nos amans dans un état de gêne qui m'a attendrie. J'ai proposé la promenade : nos deux petites y sont venues. Le Marquis alloit offrir son bras à Madame de Ferval, quand elle l'a prié de le donner à sa fille, qui l'a accepté en rougissant. Alors nous nous sommes un peu séparées d'eux, sans affec-

tation. Je ne sais ce qu'ils se sont dit ; mais la promenade a duré jusqu'à la nuit : nous avons été obligées de les avertir de rentrer. Ils avoient un maintien content & plus tranquille. Le Marquis, en donnant le bras à Mademoiselle de Ferval ; lui serroit tendrement la main. Enfin ils ont à présent l'air fort à leur aise. Ferval, qui étoit à la chasse quand j'ai envoyé chercher le Marquis, vient d'arriver ; il est dans le ravissement. Il vouloit tout de suite instruire toute la maison de cet événement ; sa mere l'en a empêché, en le priant d'avoir pour sa fille les plus grands ménagemens. Mais nous venons d'apprendre aux deux cadettes le destin de leur sœur. Elles ont été dans une joie si pure & si tendre, qu'il n'auroit

pas été possible de n'en être point
touché. Helene a seulement dit :
Hélas ! nous allons donc la per-
dre ! Henriette en a pleuré, & puis
toutes deux sont revenues à dire :
« Elle va être heureuse, ne lui
» parlons pas de nos regrets ; il
» ne lui faut rien laisser voir qui
» la puisse affliger ». J'ai trouvé ce
sentiment bien délicat, & admi-
rable dans ces jeunes personnes.
Voilà, ma chère, l'amitié pure.

Le Marquis vient de me prier
de l'excuser auprès de vous, s'il
ne vous écrit pas. Les instans lui
sont précieux ; il vous supplie, &
M. de Saint-Sever, de faire rem-
plir promptement les formalités
nécessaires pour son mariage : le
contrat sera signé demain. Adieu,
chère Comtesse ; nous vous ché-
rissons & embrassons tous.

LETTRÉ CXXXIII.

*De Madame de Narton à Ma-
dame de Saint-Sever.*

A Ferval, 10 Août.

NOTRE contrat fut signé hier, ma chere amie. Je dis notre, car il me semble que c'est moi qu'on marie. Je n'ai de ma vie eu tant de joie. Qu'il est doux de voir des heureux ! La tendresse maternelle, filiale, & fraternelle, l'amour tendre & vertueux, tout cela forme un spectacle si touchant ! Mon cœur en est pénétré. Après la signature des articles, le Marquis demanda à Mademoiselle de Ferval si elle vouloit qu'il fît apporter ici les bijoux & diamans qu'il lui destine, ou si elle aimoit mieux les choisir

I iij

elle-même lorsqu'elle seroit à Paris. Cette chere enfant , qui n'y avoit pas même songé , lui dit de ne point s'en embarrasser. Il insista ; & Madame de Ferval prenant la parole , le pria d'attendre , parce qu'il seroit plus à portée à Paris de faire cette emplette. Hé bien , dit-il , nous attendrons ; mais ces Demoiselles , en parlant d'Helene & d'Henriette , veulent-elles bien attendre aussi ? Comment , dit la mere , mais elles ne se marient pas elles ? Je ne puis , répartit le Marquis , en souriant , les épouser toutes trois ; mais du moins elles deviennent mes sœurs : je les prie d'accepter un foible gage de mon amitié , & de me dire tout naturellement ce qu'elles aiment le mieux. Henriette répondit , avec sa vivacité ordi-

naire, nous aimerons tout ce qui viendra de vous, Monsieur, parce que nous vous aimons de tout notre cœur. Helene le remercia avec beaucoup de reconnaissance, & le pria de mettre des bornes à sa générosité. Enfin mon avis, que le Marquis me demanda, fut qu'il leur donnât à chacune une paire de boucles d'oreilles. En ce cas, dit Madame de Ferval, je vous prie de n'en acheter qu'une paire, parce que ma fille aînée en a d'assez belles, qu'elle donnera à une de ses sœurs. A ce mot Mademoiselle de Ferval rougit. Madame de Ferval ne put dissimuler sa surprise. Henriette se leva étourdiment pour embrasser sa sœur, & lui dit : ma chère sœur, gardez-les si elles vous font plaisir ; nous serions au désespoir de vous

priver de quelque chose qui pût vous plaire. Ferval regardoit sa sœur , & puis baïssoit les yeux. Je vous avoue que je ne fus que penser : je ne reconnoissois point là Mademoiselle de Ferval. Enfin son frere se leva , & malgré tous les signes qu'elle lui faisoit de ne rien dire , il nous expliqua le mystere. Cette digne fille avoit vendu son collier pour payer les trois cens louis que Ferval avoit donnés à Marton & à la Femme-de-chambre de Juliette pour avoir les lettres de Léonor. Rien de plus noble & de plus délicat que le sentiment qui lui avoit fait faire ce sacrifice. Son frere nous montra la lettre qu'elle lui écrivit en lui donnant ses diamans. Je vous en envoye la copie *. Jugez , ma chere , quelle

* *Nota.* (On a placé cette lettre en son rang. *Voyez tome 1 , page 268.*

impression cet aveu de Ferval fit sur chacun de nous. Madame de Ferval fit à sa fille de tendres reproches de ne lui avoir pas fait une confidence si honorable pour elle. Pardonnez-le moi, dit-elle, ma chere maman : je connois votre ame, & je savois que vous m'auriez applaudie ; mais je ne voulois point vous engager par cette confidence à me rendre ce que j'avois donné. Je comptois bien vous le dire un jour ; mais depuis que j'ai connu M. le Marquis, ce secret m'est devenu plus important, & je ne voulois point vous rappeller ni à lui-même un pareil souvenir. Le pauvre Marquis, plus attendri qu'humilié, immobile & muet pendant cette explication, ne répondit à ces derniers mots qu'en se jettant aux pieds de cette adorable fille.

Il avoit le visage coulé sur ses mains. Mademoiselle de Ferval le força de se relever. Je ne croyois pas , lui dit-il , pouvoir vous aimer & vous respecter davantage ; mais ce dernier trait où votre cœur est peint , me prouve qu'avec vous on ne peut donner de bornes à l'amour & au respect. Et toi , dit - il , en embrassant Ferval , vertueux & tendre ami , toi dont le sang a coulé pour moi & par mes mains , grand Dieu ! falloit - il encore joindre à ta sublime générosité celle de ta sœur ? Comment puis-je jamais reconnoître tant de bienfaits ? Que de souvenirs amers se mêlent à ma joie ! Oublierez - vous , Mademoiselle , oublieras-tu , cher ami , que je fus si foible lorsque vous étiez si grands ? Ses pleurs l'interrom-

pirent ; il ne dit plus que des mots entrecoupés par ses sangulots. Mademoiselle de Ferval chercha plusieurs fois à tourner la conversation sur d'autres objets , mais cela ne fut pas possible. Ces discours nous conduisirent à parler de Léonor. Le Marquis saisit cette occasion de répéter ce que j'avois déjà dit à Madame de Ferval. Il nous a montré de plus une lettre qu'il reçut de cette fille le jour même que j'étois seule ici , & qu'il étoit si troublé. Cette lettre nous apprit l'état où elle est réduite , malade à Bains , sans secours , sans ressources. C'est par le conseil de Valville , qu'elle est venue pour séduire de nouveau le Marquis & empêcher son mariage. Il nous a dit sa réponse : elle est seche ; mais il lui a envoyé 25

louis. Mademoiselle de Ferval a eu pitié de cette malheureuse : elle a dit à votre frere qu'elle trouvoit la réponse trop dure. Ah ! ciel , a-t-il dit , dans l'état où j'étois , pouvois-je lui parler autrement ? Elle l'a prié d'envoyer à Bains savoir des nouvelles de Léonor. Elle a voulu absolument qu'on engageât les gens chez qui elle loge à ne point souffrir qu'elle partît d'ici avant huit jours. Je ne sais quel est son projet ; mais il ne peut être que bon. Elle s'est informée ensuite de ce que c'étoit que ce M. de Valville. C'est , a dit le Marquis , une ancienne connoissance , car il ne mérite pas le nom d'ami ; je l'ai pourtant beaucoup aimé , & j'avoue que je l'ai cru pendant long-tems un conseil excellent pour vivre dans le monde : son

air aisé m'avoit ébloui. Il nous a conté tout ce que je savois de cet homme; mais j'ai obtenu, à force d'instances, qu'il nous lût quelques unes de ses lettres; j'avois une curiosité extrême de les voir. Elles sont en vérité originales. Je ne crois pas qu'on puisse avoir le cœur plus gâté & l'ame plus petite. Il a tout l'esprit qu'il faut pour soutenir le ton du jour & pour embellir le vice. Mademoiselle de Ferval, après avoir entendu tout ce détail avec le plus grand étonnement, dit au Marquis : Quoique je n'aye encore aucun titre, Monsieur, pour obtenir que vous me fassiez des graces, j'oserois cependant vous demander celle de renoncer à tout commerce avec un homme aussi profondément vicieux; car il faut l'être, ce me

semble, au dernier degré, pour se faire l'Apôtre du vice. Du reste, a-t-elle ajouté en souriant, ce n'est pas vengeance de ma part : ce M. de Valville ne me connoît pas ; & je me flatte que vous ne me croyez pas jalouse de son suffrage. Il a peut-être eu pour vous toute l'amitié dont son cœur est susceptible, je lui en fais gré. Mais on est en droit de juger de nous par nos amis, & vous ne voudrez pas qu'un homme de ce caractere passe pour être le vôtre. Je n'aurai jamais d'ami, lui a répondu le Marquis, qui ne le soit de ma femme.

Adieu, ma chere Comtesse ; votre frere vous prie de tout préparer pour recevoir Madame de Ferval & toute sa famille, qui accompagneront à Paris les jeu-

nes époux. Nous n'attendons plus qu'après ce que vous nous devez envoyer : sans doute toutes ces formalités sont remplies. J'ai presqu'autant d'empressement que le Marquis de voir cette union formée. Jugez d'après cela si je l'aime. Pour vous, ma chère, je ne vous parle plus de ma tendre amitié.

LETTRE CXXXIV.

De Madame de Saint-Sever au Marquis.

A Paris, 18 Août.

SOYEZ heureux, mon cher frere, tous mes vœux sont accomplis. Une femme vertueuse & charmante est le plus grand des biens. Je rends graces au Ciel de vous avoir réservé un

destin si fortuné. Je ne réponds au-
jourd'hui à Madame de Narton,
qu'en lui envoyant tous les actes
nécessaires pour achever cet ou-
vrage au gré de sa vive amitié.
Mon mari vous embrasse. Nous
sommes bien fâchés l'un & l'autre
de n'être pas témoins de votre
bonheur ; mais nous aurons bien-
tôt ce plaisir. Je le souhaite ar-
demment, & je vais tout faire
préparer pour votre arrivée.

LETTRE CXXXV.

*Du Marquis à Madame de Saint-
Sever.*

A Ferval, 26 Août.

J'ARRIVE de l'Autel ; je suis
le plus fortuné de tous les hom-
mes. Madame de Narton se
charge de vous faire les détails.

Mademoiselle de Fer.... Que
dis-je ? ma chere femme vous
embrasse. Adieu. Je ne fais ce
que j'écris ; mais je vous aime
de tout mon cœur.

LETTRE CXXXVI.

*De Madame de Narton à Ma-
dame de Saint-Sever.*

A Ferval , 27 Août.

HIÈR , ma chere Comtesse ,
fut le beau jour qui rendit heu-
reux votre frere : nous reçumes
la veille votre paquet : tout étoit
prêt. Madame de Ferval eut avec
sa fille un entretien si tendre , si
raisonnable , que je crois devoir
vous en faire part. Vous le préfé-
rerez , je crois , aux détails de la no-
ce , où d'ailleurs la magnificence
n'a point régné , mais , ce qui vaut

bien mieux, la joie pure de l'innocence.

Vous allez entrer dans un état nouveau, ma chère fille, dit à Mademoiselle de Ferval sa digne mère. L'attachement qu'a pour vous le Marquis, ses vertus, son caractère bannissent de mon esprit toute frayeur : vous serez heureuse ; mais apprenez les moyens de conserver son amour & votre bonheur. Vous ne m'avez jamais quittée, ma fille ; vous êtes accoutumée à une vie tranquille & douce. Mes caresses ont fait jusques ici votre félicité : vous les méritiez. Vous avez rempli vos devoirs ; mais ces devoirs étoient simples & faciles. Votre bonheur ne dépendoit que de vous ; & après avoir fait tout ce que vous deviez, vous n'aviez plus d'inquiétude.

Vous n'avez jamais eu à combattre l'humeur, l'entêtement, les passions vives dans les personnes avec lesquelles vous avez vécu. Vous saviez que j'observais tout, & que j'applaudissois à tout ce qui étoit bien: cet encouragement est flatteur. Une mère tendre ne vit & ne respire que pour ses enfans: elle voit avec enthousiasme leurs bonnes qualités, & envisage leurs défauts avec indulgence. Un époux, ma fille, n'a souvent pas les mêmes yeux. Il faut vivre pour lui. Notre partage, sur-tout dans le mariage, c'est la douceur, la complaisance, les attentions tendres, & tout ce qui peut attirer la confiance & l'attachement. Tu trouveras au fond de ton cœur tous ces moyens: mais, ma chère, en saurois-tu faire

usage dans des circonstances accablantes ? Comment soutiendrois tu le dégoût , la colere , les mépris de ton mari ? Une femme tendre , vertueuse & raisonnable , qui malgré tous ses efforts se voit en butte à la mauvaise humeur d'un époux ; qui n'a jamais la douceur de s'entendre applaudir sur les meilleures actions ; qui même est obligée de les cacher , & de paroître avoir des torts pour se faire supporter ; qui dérobe son malheur à tous les yeux ; qui faisant sans cesse le sacrifice de sa volonté , cherche encore à faire tomber sur elle les fautes qu'elle n'a pu empêcher ; une femme qui ne prenant des loix que de la vertu & de la raison , ne peut parvenir à faire aimer cette vertu , à faire entendre cette raison , malgré

ses soins & sa douceur persuasif-
ve , qui tâche au moins de sau-
ver les dehors , & de faire pa-
roître son mari vertueux &
raisonnable ; qu'une telle femme
est grande ! qu'elle est estima-
ble ! mais qu'elle est malheureu-
se ! Aurois-tu ce courage ?

Ah ! ma mere , dit la fille , je
n'éprouverai jamais un fort si
cruel. Je le sais , dit Madame
de Ferval ; je te l'ai déjà dit , le
bon esprit , l'attachement du
Marquis de Rozelle & ses ver-
tus m'en répondent ; mais que
la comparaison que tu seras à
portée de faire de ton sort , avec
celui de tant de femmes qui mé-
ritoient d'en avoir un aussi heu-
reux , serve à te faire sentir toute
la douceur du tien , & à te met-
tre en garde contre tout ce qui
pourroit altérer un si grand bon-

heur. Mon dessein n'est pas de t'effrayer ni de t'attrister ; ce seroit une cruauté sans objet ; mais , ma chere , les esprits changent quelquefois ; le meilleur caractère peut , par des événemens qu'on ne prévoit pas , s'altérer & devenir difficile ; l'amour ne dure pas toujours ; il faut se préparer à tout. Je ne connois d'autres ressources à une femme estimable que la patience & le courage. Si tu t'appercevois que ton époux fût moins tendre pour toi , qu'il te retirât sa confiance , qu'il la donnât même à quelqu'autre , redouble alors de soins & d'attentions ; ne prodigue pas des caresses qui pourroient être importunes ; laisse-lui entrevoir une douleur tendre ; mais surtout , dans quelque circonstance que ce puisse être , il n'en faut

jamais venir aux reproches; quelque polis, quelque tendres qu'ils soient, ils peuvent faire dans le cœur d'un époux des plaies qui ne se referment point. Si par un malheur dont je ne puis supporter l'idée, & qui n'arrivera point assurément, ton mari s'attachoit à quelqu'autre femme... Ah! ma mère, répondit elle vivement, j'en mourrois peut-être de douleur; mais comme je l'aimerois toujours, je n'employerois avec lui que ma tendresse; je tâcherois de regagner toute son affection, & je ferois mon possible pour lui laisser croire que j'ignore mon malheur. Ces sentimens sont très-bons, répondit la mère: il est cependant des circonstances où l'on ne peut dissimuler; qu'une tristesse douce, sans plaintes, sans

aigreur , sied bien alors ! Un air de dédain , de gaieté , est très-déplacé dans ces conjectures : il marque un détachement très-grand , ou beaucoup d'orgueil. Une épouse vertueuse & tendre est affligée , & se trouve humiliée d'un tel malheur. Ces sentiments si naturels sont obligéans pour son mari : qu'elle les lui laisse voir , c'est assez. Qu'il ne lui échappe jamais en présence de cet époux rien d'aigre , rien d'ironique , ni sur son compte , ni sur celui de l'objet qu'il aime : le mieux est de n'en point parler. La coquetterie est une ressource affreuse ; quelques femmes l'employent ; elles espèrent ramener leurs maris par la jalousie ; elles avoient perdu leur amour , elles perdent leur estime , & alors il n'y a plus d'espoir.

Est-il

Est-il rien de plus cruel encore que le sort d'une personne vertueuse unie à un homme jaloux ? Qu'elle se retire du monde , qu'elle s'arme de douceur & de patience , & sur-tout qu'elle ne se plaigne pas. Cette situation est terrible : tu ne l'éprouveras pas ; mais , ma fille , quelque heureuse que soit une union , il n'est pas possible qu'il ne s'éleve quelquefois de petits nuages , parce qu'on ne peut sur tous les points être du même avis. Alors quand la vertu n'est point blessée par les choses qu'un mari exige , quand elles ne sont point directement opposées à la raison , il faut céder , & sacrifier son opinion à la paix , & à la soumission pour laquelle nous sommes nées. Il est horrible d'élever les filles dans l'idée qu'elles devien-

II Partie.

K

nent leurs maîtresses en se mariant ; elles contractent au contraire la plus grande dépendance. Il faut leur apprendre les moyens de rendre cette dépendance douce, & d'en former le lien de leur union. Nous n'avons que le droit de faire à nos maris des remontrances, mais nous l'avons ce droit. Il faut savoir en user. Quand une fois on possède la confiance de son mari, & qu'on la mérite, on est bien puissante. Céder gaiement dans les petites choses qui n'intéressent que soi ; réservier le pouvoir qu'on a sur lui, pour les occasions importantes dans lesquelles il prendroit un travers nuisible ; tâcher, sans avoir l'air de vouloir le convaincre, de l'en faire revenir par la persuasion qui naît de la raison présentée avec les graces de

l'amour & de la douceur ; voilà le charme qui nous donne un empire préférable à tout autre, empire dont il ne faut jamais se prévaloir ni au dedans ni au dehors. Dans l'administration domestique, qui est de notre ressort, nous pouvons user plus librement de notre autorité. Dans tout ce qui doit être régi par le mari, comme toutes les affaires d'éclat, y eussions-nous la plus grande part, nous devons en laisser tout l'honneur à nos époux. Il est des cas particuliers que je ne puis prévoir & que j'excepte.

En un mot, mon enfant, le mariage est un état de soins & de sacrifices ; & sans le sentiment qui rend tout aisé, il est bien difficile d'en remplir les devoirs, même avec de la vertu. Les obligations sont sans doute

K ij

réciproques ; mais nous sommes appellées à des soins particuliers. La nature, en nous donnant plus de graces, plus d'aménité, plus de délicatesse, nous apprend que c'est à nous à mettre les attentions, les complaisances, les égards dans ce commerce, d'où nous retirons en échange les fruits de la protection & des travaux plus importans des hommes. La force est leur partage, la douceur est le nôtre ; & la force ne résiste point à la douceur. Obéissons pour régner ; assujettissons - nous aux petites choses, pour jouir des grandes ; ne nous affligeons pas, si les hommes n'ont pas pour nous les mêmes attentions : ils n'en sont pas susceptibles ; s'ils l'étoient, nous n'aurions plus aucun avantage sur eux. Des soins impor-

tans les occupent : le soin de plaisir, que l'on remplit par les attentions délicates, doit être notre premier objet. Je ne dis point d'employer la coquetterie ; elle est méprisable vis-à-vis de tout le monde ; elle est indécente à l'égard d'un mari. D'ailleurs je n'ai garde de blâmer un art innocent qui n'a pour but que d'entretenir son amour ; au contraire, j'invite les femmes à ne jamais le négliger, il est nécessaire jusque dans le plaisir. Mais, mon enfant, je ne puis te donner là-dessus que des idées générales & vagues. Croyez Maman, a dit Mademoiselle de Ferval, que dans toutes les circonstances j'aurai recours à vos conseils & j'obéirai à vos ordres... Mes ordres ! Tu n'auras à en recevoir que de ton mari. Du jour où tu vas te

marier, mon autorité cesse....
Quoi! ma chere maman!... Ne
t'afflige point, ma fille; ta mere
ne sera plus que ton amie; mais
une amie tendre, consolante,
utile peut-être. C'est un bonheur
pour toi que je connoisse les
bornes de mon pouvoir. Si j'e-
xigeois de toi une chose con-
traire à la volonté de ton mari,
ne balance point, c'est à lui que
tu devrois obéir, à moins que
l'honneur & la vertu ne te le
défendissent. Accoutume - toi,
ma fille, à cette idée d'obéissan-
ce. Elle soutient l'ame dans les
occasions où un mari prendroit le
ton impérieux. Quand elle t'en-
gageroit à faire plus que ton de-
voir n'exige, il n'en résulteroit
qu'un bien. Le Marquis a trop
d'esprit, trop de politesse, trop
d'affection & d'estime pour toi,
pour prendre jamais le ton de

maître; mais tu devras lui en tenir compte, ce sera un motif de plus à ta reconnoissance.

Le Marquis vint nous interrompre. Je lui dis en riant qu'il devoit des remerciemens à Madame de Ferval, sur les leçons qu'elle venoit de donner à sa fille. Est-ce que Mademoiselle de Ferval en a besoin, a-t-il dit? Ce seroit à moi à en demander, si l'amour seul n'étoit le meilleur des maîtres. Mais, ajouta-t-il en regardant avec un air de finesse & de douceur cette charmante personne, ce seroit présumer trop, d'espérer que cet amour pût être aussi fort dans son cœur que dans le mien.

Quoi, dit Madame de Ferval, vous en pouvez douter! je vais bientôt vous en donner la plus forte preuve; & au même

instant elle remit au Marquis une lettre adorable que sa fille lui écrivit chez moi. Avant qu'il nous eût déclaré sa passion, elle avoit appris la sienne à sa mère. Il regne dans cet aveu une candeur, une vertu, une tendresse qui nous émut tous. Votre frère étoit dans un transport de joie difficile à exprimer. Vous devinez combien, après cela, notre souper fut gai.

Hier, jour du mariage, tous les paysans de nos hameaux vinrent ici. Les filles parées de fleurs, les hommes avec des fusils, des tambours, des violons, nous escorterent, pour conduire nos amans à l'autel. Le Prêtre, les témoins, tous plueroient de joie pendant la cérémonie. Nous revîmes avec le même cortége. Madame de Ferval distribua de

l'argent aux pauvres, des rubans à tous, & fit servir tout le monde à différentes tables, sous des arbres, dans la cour du château. Cette Dame est adorée ici pour les biens qu'elle fait. Quand un des habitans de sa terre est pauvre, & qu'il a plus de quatre enfants, elle se charge des autres, elle les fait nourrir, habiller & instruire à ses frais; elle étend encore sa bienfaisance sur beaucoup d'autres objets; les vieillards, les malades reçoivent secrètement ses secours. Sa fille la secondeoit habilement dans toutes ces œuvres. Aussi ces pauvres gens ne cessoient-ils de demander au Ciel ses plus précieuses bénédictions pour nos époux. Le plaisir & la gaieté ne sont pas des mots synonymes, ma chere: la tendresse n'est point gaie. Hier nous ne

songeâmes à aucun divertissement ; j'eus presque toujours des larmes dans les yeux, & je puis vous jurer que ce jour fut un des plus doux de ma vie. Nous sommes encore tous dans ce ravissement : partagez-le, chère Comtesse.

Voilà une lettre d'une longueur extrême, mais elle ne vous peut ennuyer. Je connois votre cœur ; eh ! sans cela vous aimerois-je comme je fais ?

LETTRE CXXXVII.

De Madame la Marquise de Rozelle-à Léonor.

A Ferval, 28 Août.

CE n'est guere que de ce jour, Mademoiselle, que l'intérêt que je prends à votre état peut vous

être de quelque utilité. Je ne perds point de tems : les momens sont longs quand ils sont douloureux. Que la qualité d'épouse du Marquis de Rozelle ne me rende point à vos yeux un objet de haine ou d'effroi. Mon premier soin est d'adoucir l'horreur de votre situation. Dites-moi ce que je dois faire pour vous. Si vous vouliez me confier votre sort, je vous procurerois une vie douce, honnête & aisée; mais pour la goûter, il faudroit que le Ciel vous fît des graces particulières, qu'il n'accorde pas toujours. Je serois au désespoir de vous gêner: je sai que faire du bien à quelqu'un malgré lui, ce n'est point lui en faire. Si le genre de vie que je vous propose, & pour lequel il faut autant de tranquillité & d'a-

mour pour la vertu, que de pureté dans les mœurs, si ce genre de vie peut vous être agréable, je vous assurerai le sort le plus doux. Si le Ciel n'a point encore touché votre cœur, si vous sentez des dégoûts insurmontables pour la retraite, je ne vous forcerais point d'aller vous y enfermer, en vous menaçant de ne rien faire pour vous. Non. Si vous voulez rentrer dans le monde, j'aurai soin de votre retour à Paris, & de vous y procurer des secours. Mais si vous acceptiez ma première proposition, tout mon désir seroit de vous rendre heureuse, & de vous faire goûter les avantages de la vertu. Il est toujours temps d'y recourir, Mademoiselle. Il est des foiblesse que les hommes, même ceux qui les ont fait naître, ne pardonnent point; mais Dieu plus

indulgent accorde au repentir sincère un généreux pardon. Jet-
tez-vous dans ses bras, c'est tout
ce que je souhaite. Répondez-
moi, je vous prie, après une sé-
rieuse réflexion. Je vous laisse
huit jours pour vous décider. Je
desire bien sincèrement de con-
tribuer à votre bonheur.

LETTRE CXXXVIII.

*De Léonor à Madame la Mar-
quise de Rozelle.*

A Bains, 29 Août.

HÉLAS ! Madame, puis-je le croire ? C'est vous qui daignez vous intéresser à mon sort, vous abaisser à écrire à une malheu-
reuse.... Mes pleurs baignent mon visage.... L'aurois-je ja-
mais pensé, que ce seroit vous

qui me tendriez une main secourable ? Ma reconnoissance est si grande, que mon cœur n'y peut trouver d'expressions. Ma misere & vos secours ne sont pas ce que je sens le plus vivement, c'est votre bonté qui me touche jusqu'au fond de l'ame. Ah ! quel cœur seroit assez vicieux pour ne pas adorer la vertu, quand vous la présentez ? Vous l'avouerai-je, Madame ? Je m'en étois fait une idée terrible, de cette vertu. Hélas ! on ne me l'avoit montrée que dure, hautaine, inexorable ; c'est la vôtre que j'aime ; c'est à cette vertu douce & compatissante que mon cœur se rend ; ce n'est que devant vous, Madame, que j'ose en prononcer le nom.... Ah ! quelle différence de vos tendres discours à ceux qu'on m'a toujours

tenus ! Est-il besoin de réfléchir pour vous répondre, Madame ? Il ne faut que sentir. Je me jette à vos pieds, je remets ma destinée entre vos mains ; & ne craignez point d'hypocrisie de ma part ; je renonce d'avance à vos bienfaits, si je puis m'en rendre indigne ; mais si l'avenir peut à vos yeux effacer le passé... Madame, je connois bien mal encore cette vertu que vous me faites adorer ; mais l'envie de justifier vos bontés, me rendra tout possible. Hélas ! Je ne vois encore que vous, Madame ; mon cœur n'est pénétré que de reconnaissance : vous avez devancé les faveurs du Ciel ; mais je les mériterai peut-être, en me rendant digne des vôtres. J'ai l'honneur d'être avec un très-profound respect, &c.

LETTRE CXXXIX.

De Madame de Narton à Madame de Saint-Sever.

Ferval, 9 Septembre.

SA V E Z - V O U S , Madame, quel est le premier objet dont Madame de Rozelle s'est occupée après son mariage , quelle grace elle a demandée à son mari , quel bien elle a fait ? C'a été de retirer Léonor de la misere & du vice , de lui faire assurer une pension de 1500 liv. pour vivre dans un couvent de Nancy , & de l'y faire conduire avec des circonstances qui toutes sont de nouveaux bienfaits. Le Marquis a fait éclater un plaisir vif à satisfaire le desir de sa femme. Ferval qui ne peut

pas oublier la conduite & le caractère de Léonor, en louant la bienfaisance, blâmoit le bienfait, comme un encouragement au vice, & comme une sorte de vol fait aux honnêtes malheureux. Madame de Rozelle a dit qu'elle ne prétendoit pas donner cette action pour modèle, & qu'elle avouoit que dans cette générosité, elle avoit un peu cherché sa satisfaction particulière ; qu'il falloit lui pardonner ce retour sur elle ; que les circonstances déterminoient les bienfaits, & que s'il y avoit un honnête homme à secourir, elle trouveroit peut-être encore sur qui reprendre les secours qu'elle lui auroit dérobés pour Léonor ; que si cet exemple, fait pour être ignoré, pouvoit encourager au vice quelque ame déjà décidée sans doute

à l'embrasser, c'étoit du moins un bien certain, que de retirer quelqu'un du crime, & que tout avoit ses inconveniens; qu'elle avoit annoncé au Couvent Léonor sur un ton honnête, pour qu'une bonne réputation l'encourageât à une bonne conduite; que d'ailleurs elle n'étoit point juge; qu'elle n'avoit été que solliciteuse, & qu'on l'avoit exaucée. Cependant Ferval, à qui nous nous joignîmes, gagna que la pension cesseroit, si Léonor quittoit le Couvent sans le consentement du Marquis. Cette fille a été conduite à Nancy: elle n'a fait que pleurer d'attendrissement pendant toute la route.

Voilà, ma chere amie, l'usage que votre belle-sœur fait de ses nouveaux avantages. Elle brûle d'impatience de vous embrasser

& de mériter votre amitié. Vous la verrez bientôt avec toute sa famille ; & moi je resterai ici seule avec les plus délicieux souvenirs. Mes affaires ne me permettront de retourner à Paris qu'au commencement de l'année , j'y retrouverai Madame de Ferval, & je partagerai votre joie. J'ai joui, il est bien juste que vous jouissiez à votre tour. Nous ne ferons ensuite qu'une famille & un bonheur commun , quand je serai délivrée de mes embarras.



LETTRE CXL.

*De Madame de Saint-Sever à
Madame de Narton.*

A Paris, premier Novembre.

C E n'est pas assez, chere amie, que je vous aye fait savoir l'heureuse arrivée de nos voyageurs, & que vous soyez informée de la santé de tous ; il faut à mon cœur quelque chose de plus. Malgré les embarras & les plaisirs où je suis livrée, je ne puis résister au desir de vous remercier, plus tendrement que jamais, du présent inestimable que nous avons reçu de vos mains. Ma belle-sœur est adorable ; elle a assez d'attraits pour pouvoir le disputer aux plus belles,

& assez de vertus pour pouvoir se passer de beauté. Je l'examine à tous les instans, dans toutes les circonstances, & je découvre toujours en elle quelques nouveaux traits de mérite. Elle me semble réunir toutes les sortes d'esprits. Chacun peut croire qu'elle a le sien, tant elle fait se mettre à l'unisson. Ce n'est point un effet de l'art, sa bonté seule lui donne ce talent. Avec moi, par exemple, elle est tendre & caressante : avec Monsieur de Saint-Sever elle est gaie, elle rit, elle badine, elle se prête de bonne grace à la plaiſanterie. Personne ne sait comme elle le propos du moment. Depuis près d'un mois qu'elle est ici, elle a toujours pris le ton qu'il faut avec toutes les personnes qu'elle a vues. Elle a l'air timide ; mais

c'est une timidité charmante, qui ne prend rien sur l'agrément, & qui fait l'augmenter ; cet air intéressé & ne dépare point. Quoique timide, elle ne se déconcerte jamais. Toute aimable qu'elle est, elle n'a point de prétentions ; elle cherche à plaire, & point du tout à briller. Comme elle ne craint point d'avoir l'air Provincial, elle ne l'a point. Voilà l'avantage de cet air naturel que tout le monde aime, & que si peu de femmes conservent ici. Madame de Ferval, que je respecte de tout mon cœur, est à Paris comme vous me l'avez peinte au fond de son château. Ses deux autres filles sont le modèle des jeunes personnes ; elles égayent, elles animent notre société. Jamais de caprices, jamais d'humeur, toujours l'air con-

tent. Reconnoissantes & charmées des moindres attentions qu'on a pour elles , elles n'en exigent point , & ne s'imaginent pas qu'on doive les compter pour quelque chose. Cela est d'autant plus estimable en elles , que leur mere ne les oublie pas un instant ; mais elle leur a sans doute appris qu'on peut les oublier , & qu'elles ne s'en devroient point étonner.

Voilà Monsieur de Saint-Sever qui lit pardessus mon épaule , & qui me prie de lui céder la plume. Je retourne auprès de ces Dames , & je vous laisse mon mari. Adieu , ma chere.

* Vraiment , Madame , je suis amoureux moi de ma belle-sœur ,

* Le reste de cette Lettre est de Monsieur de Saint-Sever.

de sa mere , de ses sœurs , & de toute la famille. Ces petites filles , par exemple , elles ne sont ni contraintes ni embarrassantes dans la société ; & vous auriez vraiment du plaisir à voir comme je joue de bon cœur avec elles. Madame de Ferval , voilà une femme ; elle a un air tout à la fois noble & simple ; je ne fais pas comment elle fait , mais elle en impose & on l'aime. Je crois bien que nos élégantes , avec leurs affeteries & leurs grimaces , ont trouvé des défauts à nos Provinciales , mais elles n'ont pas osé le dire ; elles n'ont fait que louer. Et Valville... *l'Agréable* s'est présenté trois fois à la porte du Marquis ; mais on y avoit mis bon ordre. Il auroit volontiers forcé la garde , car il mourroit d'envie de voir Madame

dame de Roselle. Enfin il s'est battu en retraite , & il s'est contenté d'aller lorgner notre mariée à l'Opera. Il l'a trouvée *jolie*, *d'honneur jolie* , & après être adroitement parvenu à faire passer par d'autres mains à Madame de Roselle l'hommage qu'il rend à sa beauté , il a tenté de nouveau sa porte , mais toujours le même succès. *C'est dommage* ; *car elle est bien* , *mais très-bien*. *Je n'en augurois pas mal*. *On l'aurroit façonnée*. *Il y a là l'étoffe* *d'une femme à la mode*. *Mais la pauvre petite femme* ! *De Roselle* *est jaloux* , *je la plains* , *il va chasser de chez lui la bonne compagnie* , *il enterrera sa femme avec sa sœur*. *La pauvre enfant* ! *Ce sera une vertu* , *une Madame de Saint-Séver* , *voyez la belle chose* ! *Vous savez* , *Madame* , *combien nous*

II. Partie.

L

sommes offensés de ces injures. Madame de Roselle a exigé de son mari qu'il mépriseroit toutes les épigrammes de ce joli Monsieur. C'est une femme singuliere. Croiriez-vous que je n'ai vu ni entendu ni Marchandes de modcs, ni Marchands, ni Bijoutiers, ni tout cet attirail qui fait le bonheur des jeunes mariées & le tourment de ceux qui les environnent ? Les emplettes se sont faites comme un mauvais coup le matin à la sourdine, sans que je m'en sois apperçu : voilà qui est charmant, qu'en pensez-vous ? On dit que Madame de Roselle trouvoit tout toujours trop beau pour elle, & jamais assez lorsqu'elle achetoit pour les autres. Oh, Madame, on en fait peu de ces femmes-là, sur-tout dans ce pays-ci. En vérité, j'imagine que nos femmes ne se croiroient

pas bien mariées , à l'être avec si peu de fracas & d'appareil. Enfin il ne paroît qu'il y ait eu des noces , qu'à la joie qui brille sur tous les visages. Nous sommes tous d'un contentement , d'une allégresse comme si nous venions de renaître. Je vous en rends , Madame , les actions de graces les plus vives. Vous nous avez fait un présent inestimable ; & je ne puis vous offrir en revanche que l'attachement , la reconnoissance , & le respect avec lequel , &c.

LETTRE CXLI.

De Madame de Narbon à Monsieur & à Madame de Saint-Sever.

A Varennes , 15 Novembre.

QUE vos sentimens pour Madame de Roselle & pour sa fa-
L ij

mille me donnent de joie, mes chers amis ! Qu'ils m'affectent vivement, quelque préparée que j'y fusse ! Je suis fiere d'avoir eu quelque part à cet événement. Je ne veux pas vous distraire de vos plaisirs par le détail des misères qui m'occupent ici. Les moments sont précieux, quand ils sont agréables, comme les vôtres le sont à présent. Je me flatte d'être bientôt en état d'aller m'entretenir avec mes bons amis qui me tiennent lieu de famille. Voilà une lettre de Léonor au Marquis ; qu'est-ce qu'elle contient ? J'en suis curieuse. Cette fille mene actuellement une vie exemplaire. Tant est puissant l'empire de la vertu bienfaisante ! Mille & mille tendres compliments. Je prie M. de S. Sever de vouloir bien s'en charger auprès de ces Dames & Demoiselles.

LETTRE CXLII.

Du Marquis de Roselle à Madame de Narbon.

A Paris, 20 Novembre.

MADAME,

Vous connoissez mon cœur ,
& le prix du bienfait que j'ai reçu
de vous : je n'ai pas besoin de
vous exprimer ma reconnoissance ;
mon amour & le sentiment
de mon bonheur lui communiquent
leur enthousiasme. Croiriez-vous , Madame , que j'ai
encore une grace à vous demander à l'égard de ma divine femme ?
Elle me désespere par son
air de réserve & de soumission
qui m'humilie. Vous la con-

L iij

noissez, Madame, & je me connois ; n'est-ce pas à moi à suivre en tout ses conseils & ses volontés ? Y a-t-il des hommes assez barbares pour ne pas sentir que la supériorité des talens, de l'esprit, de la raison, & des vertus, donne aux femmes qui l'ont reçue du ciel, des droits qu'ils reclament si souvent avec autant de dureté que d'injustice ? Agréez les tendres hommages des heureux que vous avez faits, & de tous ceux qui s'intéressent à leur bonheur. J'ai l'honneur de vous envoyer la lettre de Léonor, c'est un beau triomphe pour ma femme. Nous attendons impatiemment le jour où votre présence comblera notre joie.



LETTRE CXLIII.

De Léonor au Marquis.

A Nanci, 13 Novembre.

Vous bienfaits, Monsieur, me donnent le droit de vous présenter mes hommages. Daignez recevoir les expressions de ma reconnaissance ; elle est vive, elle sera éternelle. Je connois votre cœur, & je me persuade que vous apprendrez avec plaisir l'effet qu'ont produit sur le mien vos bontés & celles de Madame la Marquise de Roselle.

C'est à ses généreux soins que je dois la révolution qui s'est faite dans mon ame. Dès l'instant qu'elle daigna s'intéresser à mon sort, la grandeur de ses vertus

L iv

me pénétra ; je sentis le regret de me trouver indigne de ses bienfaits. Son indulgente bonté me fit voir, avec plus d'horreur que les plus amers reproches n'auroient pu le faire, l'ignomnie de ma conduite passée ; mais cette horreur n'étoit pas du désespoir. Je me jettai dans les bras de votre digne épouse ; je la regardai comme un Ange descendu du ciel. Ses attentions, pour me procurer dans le séjour que j'habite le sort le plus doux, ont achevé de me dessiller les yeux, & de me montrer la vraie vertu dans tout son éclat. Je vous avoue que ce qui m'a le plus touchée, c'a été de voir que par ses soins bienfaisans, je jouis dans cet asyle respectable d'une considération qu'on ne m'accorde, hélas ! que parce qu'on ne m'y con-

noît point. Ma plus grande crainte étoit d'y effuyer des mépris que j'ai tant mérités ; mais les égards qu'on a pour moi deviennent aussi mon supplice. Le contraste des vertus que je vois pratiquer, avec les vices où j'étois plongée, a fait naître dans mon cœur des mouvemens que je ne puis vous peindre. Le souvenir affreux de la mort terrible de Juliette s'est joint à tant de motifs de repentir. L'effroi, la terreur ont d'abord accablé mon ame : des fentimens plus doux ont succédé à ceux-là. Enfin, Monsieur, le Ciel m'a fait la grace de me donner assez de tranquillité pour sentir l'étendue de ses faveurs, & pour en espérer de plus grandes encore ; c'est à les obtenir que je vais employer le reste de ma vie. Ma langueur,

qui continue malgré les remèdes,
me fait penser que mes fautes
ont abrégé mes jours ; trop heu-
reuse que le ciel daigne agréer
cette expiation !

C'étoit à Madame de Roselle
que je devois rendre compte de
l'effet de ses soins. Mes efforts
pour entrer dans les sentiers de
la vertu, font des succès pour
elle. Mais, Monsieur, des rai-
sons plus fortes m'engagent à
vous adresser directement mes
actions de graces. Je vous dois
des aveux que, tout honteux qu'ils
sont, l'honneur m'ordonne de
vous faire. Mon premier de-
voir est de me montrer à vos
yeux telle que j'ai été, & de vous
apprendre quelle étoit celle dont
vous avez voulu devenir l'époux.
Si jamais vos enfans étoient assez
malheureux pour se laisser sé-

duire par mes semblables, lisez leur ma lettre. Qu'ils y voyent que l'intérêt seul me dictoit ce que je vous disois de plus tendre : que je ne vous aimois point : que m'étant vendue à la débauche dès mes plus jeunes années, mon cœur n'étoit susceptible d'aucun sentiment délicat : que je vous aurois trahi à chaque occasion pour un homme ou plus riche ou plus prodigue : qu'après avoir séduit une foule de jeunes gens par les attraits de la volupté, après avoir corrompu leurs mœurs, & consumé leur fortune, je méditai de conquérir la vôtre : qu'attentive aux progrès de votre passion, j'eus recours aux maneges de l'intrigue, à l'hypocrisie de vertu, & vous amenai au point de vous avilir jusqu'à vouloir m'épouser publi-

quement. Voilà ma plus grande noirceur, noirceur horrible, dont plusieurs exemples m'avoient donné l'idée, & contre laquelle l'Autorité devroit sévir! Quel ami vous avez dans M. de Ferval! Il m'a démasquée. Il a exposé sa vie pour empêcher la honte & le malheur de la vôtre! Il périffoit!... mais de tels événemens m'affectoient peu. J'étois accoutumée à ces horreurs. Je ne voyois dans le sang versé pour moi, qu'un nouvel hommage rendu à mes charmes: des amis devenus rivaux s'égorgéant à mon sujet, ne me sembloient qu'un triomphe de plus. Si je n'avois craint les regards de la Justice, j'aurois été ravie de l'éclat qu'un duel répandoit sur moi, & ce sentiment fut toujours le seul qui m'occupât dans ces

circonstances affreuses, que mes artifices ont rendues fréquentes. Un caprice, une fantaisie, pouvoient m'attacher par hazard à un être aussi vil que moi, avec qui j'aurois pu en liberté montrer toute ma basseſſe ; ce Bizac en est bien la preuve ! mais jamais je n'aurois eu cette fantaisie, ni pour vous, Monsieur, ni pour tout honnête homme. Un cœur vertueux, une belle âme n'étoient point faits pour me toucher. L'amant aimé n'est jamais celui qui donne ; loin de vous tenir compte de votre tendresse, vous ne me paroissiez que foible, & fait pour être dupe. C'étoit à l'ambition seule de devenir votre femme, que je sacrifiois mon avarice en refusant vos présens. Oui, tous les traits de désintéressement, de générosité, de re-

connoissance que j'étalois à vos regards, n'étoient que des ressorts bas, inventés par le vice, pour contrefaire & séduire la vertu. Voilà, voilà Monsieur, quelle étoit l'ame de cette indigne créature à qui vous vouliez tout sacrifier !

Je dois vous avouer encore que tous mes regrets, après notre rupture, ont été de n'avoir pas suivi la route la plus sûre pour fixer une ame telle que la vôtre. Si vous m'aviez rendue mère, s'il avoit existé un gage de votre passion, avec quelle adresse n'en aurois-je pas su profiter ? Immoler votre gloire à l'amour paternel, ne vous auroit plus semblé un deshonneur. Sans m'estimer, n'ayant plus même pour moi de passion forte, vous n'auriez pu résister aux caresses

un enfant qui vous auroit demandé de lui donner un pere. Cet enfant formé par mes soins, droïtement tendre, auroit tout obtenu de vous. C'en étoit fait, vous assuriez son état, en remplissant les vues ambitieuses de la coupable mère. Eh! de quel œil les témoins de mon ignomnie vous auroient-ils vu? De quel front auriez-vous pu soutenir leurs regards & ceux de votre famille? Méprisé le reste de votre vie, obligé de vous dérober à la société, ou d'y effuyer chaque jour de nouvelles humiliations, le cœur plein de honte & de regrets, la mort seule eût pu finir vos amertumes. Tremblez à la vue du précipice où je vous aurois plongé!

Voilà, Monsieur, ce que mes remords, ma reconnoissance, la

vertu dont vous m'avez frayé route, voilà tout ce que ces sentiments réunis m'ont forcé de vous déclarer. Jouissez du bonheur pur qui vous a été réservé. Félicitez-vous sans cesse de avoir arraché à mes dangereux liens, & d'avoir mérité la plus aimable, & la plus vertueuse des femmes. Le cœur plein de vos bienfaits & de mes fautes ; j'ose, après tant de crimes, invoquer le Ciel pour d'autres que pour moi, je ne cesserai de lui demander pour vous, Monsieur & pour Madame la Marquise de Roselle, ses plus grandes faveurs ; & ce sera l'emploi le plus doux du reste d'une vie prête à s'éteindre.

F I N.

ayé
s se
cé c
t bon
serv
e vou
ereu
a plu
se de
e vo
s ;
s, in
s que
e lu
sieur
ise de
s fa
oi le
prête

OTUS